

## Mot de bienvenue

*Chers Amis, chers « Fans » du Sycomore,*

En anglais, ma langue maternelle, nous avons un adage : « toute chose bonne connaît une fin ». Et aujourd'hui, après 28 ans de service auprès de l'Alliance biblique universelle, je prends ma retraite et je dis donc au revoir au poste de rédactrice en chef du *Sycomore*. Permettez-moi d'être un peu plus longue que d'habitude ici, respect des aînés oblige !

En premier lieu, j'aimerais adresser mes remerciements aux membres du comité de rédaction, passé et présent :

- à Aroga Bessong, du Cameroun, doctorat en sociolinguiste, traducteur expérimenté, écrivain, et conseiller à l'ABU : tes remarques et tes articles ont toujours été pertinents, ton amitié précieuse ;
- à Brigitte (« Bibi ») Nédellec, de France, doctorat en linguiste et responsable des programmes de formation pour la SIL en Afrique francophone : tu es toujours prête à nous aider, ton soutien est sans faille ;
- à Jean-Claude Loba-Mkole, de la RDC, doctorat en Ecritures saintes, ancien conseiller à l'ABU : ton engagement envers l'Afrique et tes écrits sont connus de tous : ton « nom » a contribué à notre crédibilité ;
- à Jean-Claude Margot, de Suisse : doctorat en théologie, conseiller à la retraite de l'ABU, auteur de plusieurs manuels de traduction et d'autres œuvres (et non des moindres, *Traduire sans Trahir*) : tu es la preuve que ni l'intelligence ni le sens de l'humour ne diminuent avec l'âge. Que nous te prenions tous en exemple !
- à René Péter-Contesse, de Suisse, doctorat en théologie, bibliste, et auteur ou adaptateur de plusieurs ouvrages en français (articles et livres, mais surtout, les Manuels de traduction de Genèse, Lévitique, Daniel, Abdias-Michée, Jonas, Ruth, et à paraître, Exode, et Lévitique révisé) : tu n'as jamais mis les pieds en Afrique, mais ton cœur est ici. Tu corriges sans pitié, mais grâce à toi, le *Sycomore* a réussi à garder un haut niveau. Je te remercie, l'Afrique te remercie.

Nous tenons aussi à exprimer notre gratitude envers tous ceux qui nous ont aidés dans les domaines de la composition, de la publication et de la gestion, pendant de nombreuses années : Margaret Bohoussou, Ngbesso Dominique, Koffi Ambroise, Yapi Frédéric et Janvier Blewoue.

Le *Sycomore* m'a toujours enchantée, car c'est un forum de discussion, c'est un endroit où tout le monde peut s'exprimer. C'est aussi le cas, je pense, dans ce dernier volume, où vous trouverez :

- la deuxième partie de l'article d'Ernst Wendland traitant des principes de traduction de Martin Luther..., de quoi étonner !
- quelques aperçus sur les noms propres en moba (Togo), ainsi que des réflexions sur la traduction des noms propres dans l'AT ;
- une présentation de Wilson Ouattara sur le défi des concepts inconnus dans sa langue, lors de la traduction de la Bible ;
- une mini-étude de moi-même sur le mot hébreu *hinnéh*, susceptible d'aider—nous l'espérons—les traducteurs de l'AT.

Nous finissons par notre rubrique habituelle, *Une page, un conseil* et nos annonces : un compte rendu d'un cours en français à Jérusalem, et des nouveautés de Paratext, disponibles pour les traducteurs.

Le *Sycomore* ne reste pas orphelin ! Le nouveau rédacteur en chef a été désigné : il s'agit d'Andy Warren-Rothlin, doctorat en hébreu, ancien membre de la SIL (au Ghana) et conseiller de l'ABU au Tchad. Il est désormais responsable des programmes francophones de l'ABU. Il n'est pas étranger au *Sycomore*. Vous avez peut-être déjà lu ses articles fascinants sur l'écriture arabe. Nous souhaitons « bon vent » à notre frère !

En dernier lieu, nous aimerions remercier les responsables de l'ABU et de la SIL qui, à un moment donné, nous ont aidés à sauver le *Sycomore* « in extremis ». Que *le Sycomore* connaisse une longue vie (quelle que soit sa forme dans cet âge moderne).

Traduire les Ecritures saintes en Afrique francophone constitue toujours un défi énorme. Alors aidons-nous les uns les autres, apprenons les uns des autres :

« Un seul doigt ne peut prendre une graine du mortier » (proverbe bété).

C'est dans le partage de bonnes choses que nous avançons tous !

Et comme toujours, bonne lecture !

*Lynell Zogbo*

Abidjan, 21 février 2013

(Et nous vous prions d'accepter nos excuses pour la diffusion tardive de ce dernier cahier de 2012.)

## Martin Luther, traducteur à équivalence fonctionnelle 2<sup>e</sup> partie<sup>1</sup>

*Ernst R. Wendland*

Ernst R. Wendland, professeur à l'institut biblique luthérien de Lusaka, était conseiller en traduction de l'Alliance biblique universelle en Zambie. Il est professeur invité de l'Université de Stellenbosch en Afrique du Sud et fait partie du comité éditorial du *Journal of Translation* de SIL.

Dans la première partie de cet article, nous avons présenté cinq principes de l'équivalence fonctionnelle que Martin Luther a suivis dans sa traduction de la Bible en allemand. Ce sont :

- (1) la priorité du sens,
- (2) la nécessité de changer la forme linguistique,
- (3) l'explicitation des informations implicites,
- (4) la conservation, par endroit, de formes originelles peu naturelles,
- (5) l'importance de l'analyse du discours pour l'exégèse.

Dans cette deuxième partie, nous allons voir cinq autres principes qui le guidaient lorsqu'il traduisait la Bible :

- (6) l'importance du contexte,
- (7) la vérification de la façon dont le message est reçu,
- (8) l'intérêt des aides au lecteur,
- (9) le travail en équipe,
- (10) le besoin de révision.

### **(6) L'importance du contexte**

Le contexte linguistique *interne* (ou « co-texte ») joue un rôle crucial dans l'exégèse biblique et donc dans la traduction. Tout terme doit être compris et traduit à partir de son contexte, proche ou lointain. Pour ce qui est du contexte interne, Luther prêtait une attention particulière au contexte linguistique ou littéraire lorsqu'il choisissait ses mots, comme le note Bluhm<sup>2</sup> :

---

<sup>1</sup> *Notes on Translation*, Vol. 9 N° 2, 1995, pp. 47-60, article traduit par ATB (juin 2012), puis résumé et adapté pour nos besoins par la rédaction.

<sup>2</sup> Heinz Bluhm, *Martin Luther: Creative Translator*, St. Louis (Missouri) : Concordia, 1965, p. 64.

Luther n'était jamais « littéraliste » : il a toujours choisi le mot qui convenait le mieux en fonction des circonstances et du contexte...

Des exemples de traduction contextuelle chez Luther ont déjà été présentés dans la première partie de cet article, mais d'autres exemples peuvent être cités, comme sa traduction du mot hébreu *hén*<sup>3</sup> :

Ce radical hébreu peut signifier « faveur » ou « grâce » ... il peut aussi vouloir dire l'approbation ou l'acceptation que l'on a auprès de Dieu ou des hommes. Luther a trouvé que son équivalent préféré, *Gnade*, ne convenait pas pour toutes les formes, tous les contextes et tous les usages ; il a employé d'autres termes tels que *Gunst*, *lieblich*, *holdselig* pour le traduire.

Bien que Luther recherche une certaine cohérence dans ses traductions, il utilise la gamme complète de vocabulaire disponible dans sa langue<sup>4</sup> :

L'impressionnante richesse de son vocabulaire a été un atout inestimable pour sa traduction ... [II] n'emploie pas moins de dix synonymes pour le mot *Leid* (souffrance). En même temps, il ne choisit pas un mot différent simplement pour varier. Luther note soigneusement les nuances entre les synonymes et fait son choix en conséquence ... [Ainsi], les *Pferde* (chevaux) sont guidés par un mors et une bride, mais ce sont des *Rosse* (chevaux de bataille) qui emportent Elie au ciel dans un chariot de feu, et ce sont de puissants *Gäule* (chevaux de trait) qu'on entend hennir (2 Rois 2.11 ; Jér 50.11 ; Jacq 3.3).

Cependant, Luther a reconnu que dans certains domaines, le vocabulaire de l'hébreu ou du grec était bien plus riche que celui qui existait en allemand<sup>5</sup> :

[L'hébreu] possède de nombreux mots pour chanter, louer, glorifier, honorer, se réjouir, s'attrister etc., là où nous n'avons qu'un mot. Son vocabulaire est particulièrement riche dans le domaine du sacré et du divin. Il a au moins dix noms pour désigner Dieu alors que nous n'en avons qu'un. On peut donc véritablement l'appeler une langue sainte...

Mais en ce qui concerne l'exégèse, on doit aussi prendre en compte le contexte *externe*, tels que la culture, la société, l'économie, l'enseignement, la philosophie, la littérature (orale et écrite), la politique, l'environnement et la religion, des éléments distincts mais liés les uns aux autres.

<sup>3</sup> Comme le fait remarquer l'éditeur E.T. Bachmann de *Luther's Works*, (Martin Luther, *Word and Sacrament*, vol. 35), Philadelphia : Muhlenberg Press, 1960, p. 222, note de bas de page.

<sup>4</sup> Ewald M. Plass, *This is Luther: A Character Study*, St. Louis (Missouri) : Concordia, 1948, p. 337.

<sup>5</sup> Arnold J. Koelpin, *Preparing a new Bible translation in Luther's day*, 1977, inédit, p. 8.

Luther se souciait aussi du contexte dit « situationnel », un facteur que plusieurs négligent ou oublient, étant donné qu'il ne fait pas partie du « texte » proprement dit. En effet, il n'est pas facile pour un traducteur de se mettre dans le contexte ou la situation de l'auteur biblique, puis d'essayer d'exprimer ce contexte avec exactitude, par rapport d'abord au texte et au contexte de la langue source, d'une manière fidèle et juste par rapport au texte et contexte de la langue cible. Mais c'est précisément ce que Luther essayait de faire. Dans sa réflexion sur Luc 1.28, il montre combien il est conscient des questions socio-linguistiques :

Quand l'ange salue Marie, il dit : « Je te salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi.<sup>6</sup> » Jusqu'à présent, il n'y a eu qu'une traduction littérale du latin (*ave Maria gratia plena*). Mais dites-moi si c'est aussi du bon allemand ! Quand avez-vous entendu un Allemand dire : « tu es pleine de grâce » ? Cela lui ferait penser à un tonnelet « plein de bière » ou à une bourse « pleine d'argent ». J'ai donc traduit par « gracieuse » (*du holdselige*) afin qu'un Allemand puisse au moins saisir ce que l'ange a voulu dire par sa salutation ... même si je n'ai pas encore trouvé la meilleure formulation en allemand. Imaginons que j'aie choisi le meilleur allemand et que je l'aie traduit ainsi « Dieu te salue, chère Marie » (*Gott grüsse dich, du liebe Maria*), car c'est ce que l'ange voulait dire, et ce qu'il aurait dit s'il avait voulu la saluer en allemand<sup>7</sup>.

Un autre exemple, tiré cette fois de l'Ancien Testament, montre également combien l'usage de la langue est étroitement lié au co-texte, au contexte, à la culture et aux connotations. Ce qui sonne parfaitement naturel dans un contexte donné peut paraître complètement déplacé dans un autre :

Le Psaume 92 [v. 15] dit : « Ils sont encore féconds à l'âge des cheveux blancs, ils sont pleins de sève et verdoyants. » Nous savons, bien sûr, que mot à mot ce texte dit : « Quand leurs cheveux seront gris, ils fleuriront encore et seront gras et verdoyants. » Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Ce psaume compare les justes à des palmiers et à des cèdres [v. 13], qui n'ont pas de « cheveux gris », et ne sont pas « gras » (ce qui pour un Allemand désigne une substance huileuse ou grasseuse [*Schmaltz*] et évoque un gros ventre). Ce que le prophète veut dire ici, c'est que les justes sont ces arbres florissants qui continuent à porter du fruit, même quand ils vieillissent...<sup>8</sup>

<sup>6</sup> Ici et plus loin, les textes sont cités d'après la version Segond.

<sup>7</sup> Bachmann, in *Luther*, Ibid, 1960, pp. 191-192. On peut alors se demander pourquoi Luther n'a pas traduit ainsi cette salutation ? Certains pensent que c'est peut-être par souci de réception de sa traduction auprès de ses anciens frères catholiques.

<sup>8</sup> Luther, Ibid, p. 218.

Les traducteurs doivent considérer les contextes externe et interne de leur texte, afin de bien communiquer le message de celui-ci.

### (7) Vérifier comment le message est reçu

Lorsqu'on traduit la Bible, il est bon de contrôler au fur et à mesure son travail et, au moyen de différents types de tests, de voir si les destinataires comprennent le message biblique. Et il faut évaluer non seulement le message lui-même, mais aussi le moyen de communication. Que faire quand les gens ne savent pas lire, ou quand il n'y a qu'une faible minorité de gens qui savent lire ? Si donc des gens n'ont plus tellement l'habitude de lire, comment communiquer le message (par le digital..., par l'oral...) ?

Ce type d'« analphabétisme » était déjà un problème du temps de Luther ! Le taux d'alphabétisation dans plusieurs dialectes allemands de cette époque est estimé à moins de 50%<sup>9</sup> et aucun des dialectes ne prédominait. De plus, les livres imprimés étaient si chers que beaucoup de gens ne pouvaient pas se les procurer. Luther a donc bien compris que la plupart des destinataires allaient *écouter* sa traduction plutôt que de la *lire*. C'est pourquoi, dans sa traduction, il a tenu compte de ce facteur, en se demandant comment la Parole *résonne* quand on la lit à haute voix.

Bluhm souligne le fait que « Luther savait choisir les expressions qui sonnent bien »<sup>10</sup>, citant, par exemple, l'allitération présente dans la traduction des noms en Matt 2.6 : *Hertzog* (« duc ») et *Herr* (« maître », « seigneur »). Selon Burger<sup>11</sup>, la traduction de Luther en allemand a été « la première à donner du rythme et une mélodie aux mots du texte biblique »<sup>12</sup>.

Quand il traduisait, Luther lisait les phrases à haute voix. Il sentait le rythme et travaillait la mélodie de ses phrases : les accents, les pauses et les cadences. Il fallait que les séquences vocaliques et consonantiques le satisfassent entièrement<sup>13</sup>.

Surtout dans des passages jugés importants, Luther voulait que la *sonorité* de son texte « touche tous les sens et retentisse jusqu'au cœur », afin que ceux qui

<sup>9</sup> Robert Marquand, « Bible Reading Altered History », *The Christian Science Monitor*, réimpression spéciale 3, 1991, p. 3.

<sup>10</sup> Bluhm, *Ibid*, p. 65.

<sup>11</sup> H.O. Burger, « Luther as an Event in Literary History », dans *Martin Luther: 450th Anniversary of the Reformation*, Bad Godesberg : Inter Nationes, 1967, p. 124.

<sup>12</sup> Ceci est évident, par exemple, dans sa traduction du premier vers du Ps 23 : *Der Herr ist mein Hirte; mir wird nichts mangeln* (« Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien. »).

<sup>13</sup> Burger, *Ibid*.

l'entendent puissent « bien comprendre les mots et les sentiments qui les imprègnent<sup>14</sup> ». Plass offre cette précision<sup>15</sup> :

Le Réformateur traduisait pour les oreilles autant que pour les yeux. Il savait que « sa Bible » serait lue à haute voix à l'église et lors du culte familial et voulait donc que la sonorité soit agréable. Il a évité les constructions lourdes, les phrases déséquilibrées et les propositions subordonnées gênantes. Résultat : le texte coule et a un flux cadencé...

Le souci de Luther d'écrire dans un allemand idiomatique est à la base de ses nombreuses « audaces » stylistiques. Il n'hésite pas à couper la phrase de Matt 26.54 en deux, ce qui donne une question rhétorique emphatique, suivie d'une brève réponse :

Mais comment s'accompliraient donc les Ecritures ?  
Il faut bien qu'il en soit ainsi<sup>16</sup>.

Koelpin résume bien le but et les méthodes de Luther, qui consistaient à privilégier l'oral et l'audition<sup>17</sup> :

Luther voulait faire plus qu'une traduction fidèle ; il voulait un texte vivant et agréable à écouter. Il reconnaissait lui-même qu'il lisait la Sainte Ecriture « comme si elle avait été écrite la veille », et il souhaitait que sa traduction soit lue de la même manière. Il adapte son langage à toutes les circonstances, de la tendresse du récit de Noël aux terreurs de l'Apocalypse. Il emploie toutes les ressources de l'art poétique : l'ajout d'une syllabe pour le rythme, l'allitération, l'assonance et les rimes. Tout ceci est si naturel que rien ne semble artificiel ou forcé.

Luther considérait la Parole de Dieu, et particulièrement l'Évangile, comme une parole vivante, qui se transmet mieux par un discours vivant. Il voulait que cette voix résonne dans le monde entier, que la Bonne Nouvelle soit proclamée haut et fort, afin que tous puissent l'entendre<sup>18</sup>.

Luther se préoccupait non seulement du moyen de transmission du message, mais aussi de la typographie et de la mise en page. Car comment un texte peut-il être bien lu à haute voix, s'il n'est pas imprimé lisiblement ? Comme déjà noté, Luther ne se contentait pas de présenter une succession de versets individuels,

---

<sup>14</sup> Ibid, pp. 125-126.

<sup>15</sup> Ibid, pp. 336-37.

<sup>16</sup> *Wie wuerde aber die Schrift erfuellet? Es musz also gehen.*

<sup>17</sup> Ibid, pp. 12-13.

<sup>18</sup> Burger, Ibid, p. 125.

mais groupait les versets en paragraphes, en unités littéraires logiques. Vers la fin de sa vie (peut-être pour pouvoir lui-même en profiter), il a même entrepris une édition du Nouveau Testament en gros caractères destinée aux lecteurs malvoyants<sup>19</sup>.

Il faut aussi savoir que « toutes les impressions de la Bible de Luther faites à partir de 1586 ont divisé le texte ... en unités rythmiques et ont utilisé la ponctuation [notamment la virgule] pour indiquer les pauses nécessaires à une bonne diction... »<sup>20</sup>. Sur ce point, certains disent que personne n'a jamais fait mieux que Luther, même de nos jours ! En fait, on pourra constater plutôt une régression, car pour des raisons économiques et à cause d'une tradition fortement conservatrice en matière de publication des Ecritures, l'impression sur la page est, dans la majorité des versions récentes, très dense et assez difficile à lire<sup>21</sup>.

De nos jours, on pourrait et on devrait réussir à produire des Bibles plus faciles à lire, disposant des caractéristiques suivantes :

- un découpage en sections qui tienne compte du discours,
- des marges de droite non justifiées<sup>22</sup>,
- le texte présenté sur une seule colonne,
- des polices de caractères nettes et claires,
- des interlignes et des marges plus grands,
- des retraits pour refléter les structures narratives ou poétiques.

### **(8) L'intérêt des aides au lecteur**

La version de Luther ne comportait pas, bien entendu, les nombreux éléments que nous appelons aujourd'hui des « aides au lecteur » : préfaces et introductions, notes explicatives, renvois à des passages parallèles, glossaires des termes importants ou techniques, illustrations appropriées, introductions pour chaque livre, titres de sections, tableaux, etc. Tous ces éléments facilitent la compréhension et favorisent une étude plus approfondie du texte biblique.

Cependant Luther a préparé le terrain pour l'insertion de ces aides extratextuelles. Sa Bible contenait un index et les éditions ultérieures indiquaient

---

<sup>19</sup> Armin J. Panning, « Luther as Bible Translator », in E.C. Fredrich, S.W. Becker and D.P. Kuske, *Luther Lives: Essays in commemoration of the 500th anniversary of Martin Luther's birth*, Milwaukee : Northwestern Publishing House, 1983, p. 82.

<sup>20</sup> Burger, *Ibid*, p. 125.

<sup>21</sup> Une exception récente : la valeur poétique des textes dans la version du Semeur.

<sup>22</sup> Lorsque la marge de droite est justifiée, les phrases peuvent être mal présentées sur la page, et donc difficiles à lire (LZ).



aussi des plans de lecture des évangiles et des épîtres, pour chaque dimanche<sup>23</sup>. La plus importante de ces aides a été sans doute la série de préfaces explicatives et les introductions qu'il a préparées pour l'Ancien et le Nouveau Testament ainsi que pour chaque livre de la Bible. Ces introductions servaient à augmenter et améliorer les connaissances bibliques des paroissiens, clergé ou laïcs. De nos jours, à lire ces préfaces, on les trouverait peut-être trop dogmatiques, trop luthériennes... Néanmoins, elles contiennent de nombreux aperçus théologiques qui s'avèrent utiles en vue de la mise en pratique de la Parole de Dieu dans la vie quotidienne, comme cet extrait de la préface du livre de Job le démontre :

... ce [livre] est écrit pour notre consolation, puisque Dieu permet aux grands saints de devenir faibles, notamment dans l'adversité. Car avant de craindre la mort, Job loue Dieu lors du vol de ses biens et de la mort de ses enfants. Toutefois, quand sa mort est en vue et que Dieu se retire, les paroles de Job montrent quelles sont les pensées d'un homme, aussi saint soit-il, envers Dieu : il pense que Dieu n'est pas dieu, mais seulement un juge et un tyran cruel, qui déverse sa colère sans tenir compte de la qualité de la vie de la personne. C'est la plus belle partie de ce livre. Seuls peuvent la comprendre ceux qui savent ce que c'est d'endurer la colère ... de Dieu et d'avoir sa grâce cachée<sup>24</sup>.

Dans certaines éditions, en plus de ces introductions, Luther a « ajouté des commentaires dans la marge pour aider les gens ordinaires »<sup>25</sup>. On peut considérer que ces « gloses » explicatives sont des éléments précurseurs des annotations proposées dans les « Bibles d'étude », si répandues de nos jours.

On pourrait même considérer que le choix de Luther d'inclure les apocryphes (c'est-à-dire les livres deutérocanoniques) constitue une aide au lecteur. Pour Luther, ce corpus était considéré comme inférieur aux autres livres du canon, mais comme utile néanmoins aux chrétiens. Il considérait que ces livres servaient d'arrière-plan pour aider les lecteurs à mieux connaître la pensée et les pratiques religieuses des temps bibliques. A une époque où les aides à l'étude, académiques et pratiques, étaient rares, la moindre information était bienvenue, un besoin que Luther avait reconnu...

---

<sup>23</sup> Koelpin, Ibid, p. 14.

<sup>24</sup> Luther, Ibid, p. 252.

<sup>25</sup> Koelpin, Ibid, p 14.

Enfin, Luther a apporté une autre aide tout à fait remarquable à ses lecteurs (ainsi qu'aux non lecteurs) : les magnifiques illustrations de sa Bible. A ce sujet, Zecher constate<sup>26</sup> :

*Das Neue Testament Deutzsch* a été publié en septembre 1522. [C'était] un chef-d'œuvre de typographie, contenant des gravures sur bois provenant de l'atelier de Lucas Cranach et une sélection de la célèbre série de l'Apocalypse d'Albrecht Dürer...

Ces belles illustrations détaillées, faites par des maîtres réputés de l'époque, ont contribué à l'impact et au succès de ces éditions. La toute première Bible complète, la version de Wittenberg, avait 124 gravures magnifiques<sup>27</sup>, même si parfois les illustrateurs se sont laissé trop influencer par l'esprit de leur époque<sup>28</sup>. Ces illustrations ont, en effet, aidé à « germaniser » la Bible et à faire que les gens se sentent « chez eux » en la lisant.

### **(9) Le travail en équipe**

La méthode de travail de Luther était aussi un modèle. Panning la décrit comme suit<sup>29</sup> :

Apparemment, Luther commençait toujours par l'original hébreu. Tout d'abord, il en donnait une traduction littérale brute, voire même mot à mot. Souvent, cette première ébauche était en latin. Parfois, quand Luther ne connaissait pas un mot hébreu, il se contentait de le translittérer ou laissait un blanc en attendant. La seconde étape consistait à assembler les éléments lexicalement, syntaxiquement et grammaticalement. Après avoir déterminé ce que l'hébreu disait, il passait à ce qu'il voulait dire, essayant d'en exprimer le contenu en allemand fondamental, qu'il retravaillait ensuite pour le polir et l'affiner, n'épargnant aucun effort pour trouver le mot juste. Après avoir barré des mots trois fois, voire quatre fois ou plus, il arrivait à la décision finale, et le manuscrit, illisible et tout raturé, était envoyé au malheureux imprimeur.

<sup>26</sup> Henry Zecher, « The Bible translation that rocked the world », *Notes on Translation*, vol. 7 n° 2, 1993, p. 12.

<sup>27</sup> Publiées par Hans Lufft. Voir Panning, *Ibid*, p. 80.

<sup>28</sup> Cela est particulièrement vrai pour l'Apocalypse... Par exemple, la prostituée de Babylone, du chapitre 17, est représentée dans le « Testament de Septembre » de 1522, portant la tiare papale, et « Moïse et David ressemblaient à s'y méprendre à Frédéric le Sage et à Jean Frédéric [son fils] », Roland H. Bainton, *Here I Stand: A Life of Martin Luther*, Nashville : Abingdon, 1950, pp. 257, 259.

<sup>29</sup> Luther a terminé le « Testament de Septembre » seul, et en se dépêchant, mais cela était dû aux circonstances, Panning, *Ibid*, p. 76.

Il est frappant de voir la similitude entre cette façon de procéder et la méthode en trois étapes, enseignée dans les premiers manuels de traduction du 20<sup>e</sup> siècle et utilisée par certains jusqu'aujourd'hui : analyse, transfert, restructuration<sup>30</sup>.

Toutefois, Luther reconnaissait qu'une traduction faite par une seule personne avait ses limites. En ce qui concerne la traduction de l'Ancien Testament, il dit :

J'admets volontiers que j'ai entrepris une tâche trop difficile, notamment en essayant de mettre l'Ancien Testament en allemand. La langue hébraïque, c'est triste à dire, a tellement régressé que même les Juifs la connaissent peu, et on ne peut pas se fier à leurs gloses ou à leurs interprétations (je les ai testées)<sup>31</sup>.

C'est pourquoi, pour la révision de sa première version du Nouveau Testament ainsi que de sa traduction de l'Ancien Testament et des Apocryphes, Luther a sollicité l'aide d'un comité de traduction qualifié (*collegium biblicum*), qu'il appelait affectueusement son « sanhédrin ». Conscient de ses propres limites, il a choisi pour son comité des universitaires et des spécialistes réputés dans leur domaine, des hommes tels que Philippe Mélanchthon pour le grec, et Matthieu Aurogallus pour l'hébreu. Luther a fini par croire qu'une équipe bien organisée et diversifiée pouvait travailler plus efficacement et obtenir de meilleurs résultats qu'un traducteur travaillant seul, comme il l'explique lui-même :

Les traducteurs ne doivent jamais travailler seuls. Quand quelqu'un est seul, les mots les plus justes ne lui viennent pas toujours à l'esprit<sup>32</sup>.

Dans sa préface de l'Ancien Testament, Luther reconnaît l'apport de son « équipe » :

.... je n'ai pas fait cette tâche seul, mais j'ai fait appel aux services de tous ceux que je pouvais trouver<sup>33</sup>.

---

<sup>30</sup>E.A. Nida et C.R. Taber, *The Theory and Practice of Translation*, Leiden : Brill, 1969, p. 33 ; William L. Wonderly, *Bible Translations for Popular Use*, Ann Arbor (Michigan) : United Bible Societies, 1968, p. 52.

<sup>31</sup> Luther, *Ibid.*, p. 249.

<sup>32</sup> Zecher, *Ibid.*, pp. 12-13.

<sup>33</sup> Luther, *Ibid.*, p. 250.

Même avec un comité aussi soudé et aussi qualifié, le travail n'était pas facile, en raison du but visé : une traduction qui privilégiait le sens du texte biblique plutôt que sa forme linguistique :

J'ai toujours cherché à faire une traduction dans un allemand pur et clair et il est arrivé souvent que, pendant deux, trois ou quatre semaines, nous avons bataillé pour trouver un seul mot, et parfois nous ne l'avons même pas trouvé. La tâche pour traduire Job était si ardue qu'il nous est arrivé parfois, à Maître Philippe, Aurogallus et moi, de terminer à peine trois lignes en quatre jours<sup>34</sup>.

Un membre important de ce comité de révision était son secrétaire, Georg Roerer, qui prenait diligemment note des principales décisions. Dans un projet de cette envergure, il est indispensable de pouvoir se mettre d'accord sur les procédés de travail et de se référer à ce qui a été fait précédemment afin de ne pas refaire deux fois le même travail. C'est exactement ce qui s'est produit, comme le montre la description que Johann Matthesius donne d'une séance de travail du comité :

Puis, quand D. [Luther] avait révisé la Bible déjà publiée, et qu'il avait glané des informations auprès de Juifs et d'amis doués pour les langues, et demandé le concours de vieux Allemands pour trouver les mots justes ... il arrivait dans l'assemblée (*Konsistorium*) avec sa vieille Bible en latin et la nouvelle en allemand et il apportait toujours avec lui le texte hébreu. M. Philippe apportait, lui, le texte grec. D. Creuziger avait une Bible en chaldéen en plus de celle en hébreu [sic]. Les professeurs avaient leurs commentaires rabbiniques. D. Pommer avait aussi le texte latin, qu'il connaissait très bien. Chacun avait étudié le texte dont il allait être question et avait examiné les commentaires grecs et latins ainsi que les commentaires hébreux<sup>35</sup>.

Là-dessus, le président (Luther) soumettait un texte et permettait à chacun de s'exprimer à son tour. Il écoutait ce que chacun avait à dire sur les caractéristiques de la langue ou sur les explications des anciens savants. Ce travail, dit-on, a occasionné des discussions remarquables et instructives dont certaines, notées par M. Georg [Roerer], ont ensuite été imprimées, sous forme de petites gloses et d'annotations dans la marge<sup>36</sup>.

---

<sup>34</sup> Plass, *What Luther Says: An Anthology*, 3 tomes, St. Louis : Concordia, 1959, p. 106.

<sup>35</sup> Michael Reu, *Luther's German Bible*, Columbus : Lutheran Book Concern, 1934, pp. 212-13.

<sup>36</sup> Plass, 1950, p. 649.

## (10) Le besoin de révisions

Aucune traduction n'est jamais parfaite ou terminée, d'où la nécessité de la revoir d'un œil critique et d'en améliorer la qualité. C'est en fait une tâche jamais achevée, qui se poursuit d'une génération à l'autre.

Tout au long d'un programme de traduction, une équipe apprend de nombreuses choses : sur le texte original, sur l'exégèse, sur la cohérence, sur la façon de traiter les termes ou les passages difficiles dans la langue cible et même sur la façon de s'organiser efficacement. Ainsi, à la fin, les membres de l'équipe s'aperçoivent qu'au vu de tout ce qu'ils ont appris, ils doivent maintenant tout reprendre, tout revoir, pour corriger les inévitables erreurs et améliorer la formulation des textes. Ils doivent aussi profiter des commentaires reçus après la publication.

Malheureusement, de nos jours, cela n'est pas toujours possible. Pour une raison ou une autre, l'équipe se sépare et ses membres retournent à d'autres activités. Toutefois, pour Luther, cela n'a pas été le cas. Comme on l'a déjà dit, Luther a consacré la majeure partie de sa vie à la traduction de la Bible *et à sa révision*. Dès que le « Testament de Septembre » a été imprimé en 1522, Luther s'est mis à en faire une révision approfondie, tout en traduisant l'Ancien Testament. Une deuxième édition comportant d'importantes modifications a été publiée seulement trois mois après la première ! Ce même cycle s'est reproduit pour les livres de l'AT : analyse, traduction, publication et révision. En tout, selon Koelpin<sup>37</sup>, Luther a produit cinq révisions importantes du texte au cours de sa vie :

Jusqu'à son dernier souffle, il a encouragé le travail de révision et d'amélioration du texte, tout cela parce qu'il reconnaissait que l'autorité suprême appartient au texte original ...<sup>38</sup>

Le « sanhédrin » de Luther l'a soutenu dans cette tâche. En 1552, son secrétaire Roerer décrit les efforts fournis par le groupe<sup>39</sup> :

Le 24 janvier 1534, certains des invités se sont mis à réviser à nouveau la Bible et dans de nombreux endroits, ils l'ont traduite dans un allemand plus clair qu'avant. Les prophètes à partir de Jérémie leur ont donné particulièrement du fil à retordre, car ils étaient difficiles à mettre en bon allemand. Ésaïe et Daniel avaient été

---

<sup>37</sup> Ibid, p. 3.

<sup>38</sup> Bachmann, in *Luther*, Ibid, 1960, p. 229.

<sup>39</sup> E.G. Schweibert, *Luther and his Times: The Reformation from a new Perspective*, St. Louis : Concordia, 1950, pp. 653-54.

imprimés en allemand quelques années auparavant. Les commissions ont été particulièrement soucieuses de mettre en un allemand bien clair les paroles de Jésus...

Comme les membres du groupe travaillaient en étroite collaboration, au fil des réunions, ils ont fini par connaître les points forts de chacun et sont devenus progressivement une équipe encore plus soudée et compétente. Schweibert résume ainsi cette évolution<sup>40</sup> :

Les recherches sur le mot à mot pour essayer de faire une traduction littérale des textes grecs et hébreux avaient été remplacées par un esprit de liberté, un essai de rendre le sens exact de l'original dans le parler idiomatique de l'allemand du 16<sup>e</sup> siècle.

Luther a constaté ce changement progressif vers une traduction plus dynamique, qu'on appelle de nos jours, une traduction à équivalence fonctionnelle. Il a exprimé sa satisfaction quant au résultat :

L'ancien psautier allemand est plus proche, en de nombreux endroits, de l'hébreu et est plus éloigné de l'allemand. Celui-ci (1531) est plus proche de l'allemand et plus éloigné de l'hébreu<sup>41</sup>.

Luther lui-même était l'instigateur et le principal moteur de ce processus de révision. Il a donné cette continuité essentielle et a fixé la norme pour garder une cohérence stylistique et méthodologique durant la longue période au cours de laquelle la traduction et les révisions ont eu lieu.

Les initiatives venaient de Luther. C'est lui qui réunissait la commission, qui fixait le travail global pour chaque séance, qui animait les débats et en général tranchait [en cas de désaccord] ... Dans d'autres cas, Luther a modifié ses entrées, soit durant la réunion, soit après, comme le montre une comparaison de celles-ci avec le protocole de Roerer et comme on le voit parfois dans la copie même de Luther<sup>42</sup>.

Ce qui a été très utile lors de la révision des traductions, c'est la série de notes que Luther avait lui-même prises dans son *Handexemplar*, un exemplaire spécial de la Bible réservé à cet effet. Apparemment Luther ne se séparait jamais de sa version annotée et « mise à jour ». Chaque fois qu'il travaillait le texte allemand, il testait sa traduction soit auprès des Allemands, soit en s'interrogeant lui-même. Puis, il notait avec soin dans la marge les corrections éventuelles et les

---

<sup>40</sup> Ibid, pp. 655-56.

<sup>41</sup> Reu, Ibid, p. 221.

<sup>42</sup> Ibid, p. 235.

améliorations possibles. Ces notes servaient souvent de base de discussion durant les réunions avec son équipe de révision. Les notes détaillées de Luther ont continué à servir même après sa mort. Elles ont été intégrées dans la Bible révisée sur laquelle il a travaillé jusqu'à son dernier souffle, version qui a été publiée plus tard, en 1546<sup>43</sup>. C'est ainsi que « pour Luther, il y avait toujours une « prochaine » édition. Selon Panning<sup>44</sup>, « la traduction de la Bible était toute sa vie ».

### **Conclusion : Une application pour notre époque**

Luther est toujours vivant. En Afrique Centrale, par exemple, on utilise aujourd'hui une méthodologie et des objectifs en matière de traduction qui ressemblent beaucoup aux siens, et qui contribuent efficacement à la diffusion de l'Évangile, ce à quoi il avait consacré sa vie.

Il est peu probable que d'ici la fin de l'histoire, un « autre Luther » vienne apporter à la théorie et à la pratique de la traduction de la Bible la contribution le réformateur allemand y a apportée. Néanmoins, de nombreuses personnes de nos jours, en suivant fidèlement les principes de Luther (et avec l'aide de l'informatique), réalisent ensemble ce que Luther n'aurait jamais imaginé possible. Envoyées et soutenues par différents comités missionnaires et associations, des personnes qualifiées cherchent actuellement à traduire la Parole de Dieu avec exactitude et d'une manière naturelle dans des centaines de langues non indo-européennes. En appliquant ces dix principes, les traductions de nos jours peuvent refléter avec fidélité et clarté le message du texte original. Elles peuvent, en même temps, « tirer le cœur » (cichewa *cokoka mtima*) de chacun dans sa langue maternelle.

---

<sup>43</sup> Schweibert, Ibid, p. 656.

<sup>44</sup> Panning, Ibid, p. 79.

# La question des nouveaux concepts en toussian

*Ouattara Toua Wilson*

Titulaire d'une maîtrise en théologie – option traduction biblique – de la FATEAC, l'auteur est coordinateur du projet de traduction du Nouveau Testament en toussian, au Burkina Faso.

## 1. Introduction

De nos jours la transcription des langues africaines bute sur un certain nombre de difficultés liées à des influences étrangères. Des réalités jadis inexistantes au moment de l'élaboration du répertoire linguistique font de plus en plus surface à cause du contact avec les autres langues et cultures. A ces nouvelles réalités, il faut appliquer des concepts et des procédés déjà définis qui figurent parmi les principes et les techniques de la traduction<sup>1</sup>.

L'objet de notre étude n'est pas de revenir sur ces principes déjà savamment élaborés, mais nous voulons réfléchir sur le type de nouveaux concepts introduits dans la langue toussian<sup>2</sup>, et sur les défis que ces concepts posent pour les traducteurs.

## 2. La définition des « nouveaux concepts »

Un concept représente une catégorie d'objets, d'événements ou de situations exprimés par un ou plusieurs mots. Pour certains, cette représentation est mentale. Pour d'autres, elle est linguistique et donc « publique ». Pour d'autres, le concept est l'unité première de la pensée et de la connaissance : on ne pense pas, on ne connaît pas, tant qu'on ne manipule pas des concepts.

Nous allons donc appeler « nouveaux concepts » toutes les représentations qui viennent s'ajouter à ces unités premières de la pensée et de la connaissance, c'est-à-dire les catégories qui n'existaient pas au moment de la systématisation du répertoire linguistique.

Il faut reconnaître qu'une langue n'est pas une entité figée et fixée une fois pour toutes. Fruit d'une évolution millénaire, elle bouge constamment, et c'est ce mouvement permanent qui peu à peu transforme son lexique. A l'instar de toutes les langues du monde, le toussian, langue gur de Burkina Faso, voit son

---

<sup>1</sup> K. Barnwell, *Manuel de traduction biblique, Cours d'introduction aux principes de traduction*, Epinay-sur-Seine : SIL, 1990, pp. 20-22.

<sup>2</sup> Langue parlée par environ 40.000 locuteurs.



vocabulaire s'enrichir chaque jour de nouveaux concepts venant principalement soit du français, soit du dioula.

Langue d'instruction, le français est la langue dans laquelle les locuteurs du toussian peuvent communiquer avec l'extérieur. C'est aussi dans cette langue qu'ils vont acquérir les connaissances nécessaires pour leur insertion dans une société moderne. Ainsi, le français s'impose à eux et influence plusieurs aspects de leur vie : entretiens avec les gens d'autres ethnies, démarches administratives et, dans la vie quotidienne, le langage ordinaire.

Quant au dioula<sup>3</sup>, il s'agit d'une langue mande, langue véhiculaire de cette région, incontournable pour tout commerce. Le dioula est la langue parlée au marché et dans la plupart des ménages. Ainsi, pendant très longtemps, cette langue a influencé le toussian, surtout dans son lexique.

L'emprunt de mots étrangers, que ce soit en provenance du français, du dioula ou d'une autre langue, se fait sans problème. Les mots étrangers reçoivent une nouvelle prononciation, conforme à la phonologie de la langue cible. Lorsqu'ils sont écrits, ils sont translittérés, c'est-à-dire qu'on adapte les sons et qu'on les écrit selon l'alphabet de la langue cible<sup>4</sup>. Mais si l'insertion de nouveaux mots provenant du français ou du dioula est relativement facile en toussian, l'adoption de nouveaux concepts bibliques pose beaucoup plus de problèmes. Non seulement leur traduction constitue un défi, mais leur insertion dans le texte rend difficile la compréhension de celui-ci et affecte l'acceptabilité de la traduction.

### **3. Les notions de langue dominante et de langue subordonnée**

Qu'est-ce qu'une langue dominante ? Une langue dominante est celle que l'Etat a placée en position d'autorité, tandis que la langue subordonnée est celle qui a un statut inférieur. Dans les situations coloniales, la langue des conquérants reçoit presque inéluctablement une position dominante, alors que celle du peuple assujetti devient subordonnée. La relation dominant/subordonné a un effet direct sur les influences réciproques des deux langues. Les langues dominées ont leur propre histoire et peuvent jouir d'un statut relativement important, mais elles sont souvent parlées par peu de locuteurs. Elles sont peu pratiquées par les polyglottes et sont également peu reconnues en dehors des frontières nationales. Autrement dit, elles sont peu valorisées sur le marché littéraire mondial.

---

<sup>3</sup> En français, on écrit *dioula*, mais dans l'orthographe du pays, cette langue s'appelle le *jula*.

<sup>4</sup> L. Zogbo, *Approche globale à la traduction*, inédit.

### 3.1 L'influence coloniale : le français

La plus évidente des formes de pénétration linguistique est l'introduction d'éléments lexicaux nouveaux. A cet égard, on voit que la civilisation occidentale a apporté de nouvelles idées, de nouveaux mots et de nouveaux modes de vie. Cela est visible dans des domaines tels que la technologie, l'administration, le social et la médecine. Par le fait de la colonisation, le répertoire toussian a donc été enrichi par des concepts jadis inconnus. Voici quelques exemples :

objets	fonctions	concepts
machine : <i>měsyĩ</i>	gendarme : <i>ńsyǎdǎrmí</i>	midi : <i>mĩrĩ</i>
fenêtre : <i>fěnětĩr</i>	docteur : <i>lǎktǎr</i>	théâtre : <i>těyǎtĩr</i>
lampe : <i>lǎnpǎ</i>	pasteur : <i>pǎsĩtĩrĩ</i>	l'heure : <i>lěrĩ</i>
télévision : <i>tělvĩsyǎ</i>	sergent : <i>sǎrsyǎ</i>	église : <i>yěkĩlĩsĩ</i>
		opération : <i>wǎpěrásyǎ</i>

L'arrivée du christianisme dans la région toussian a résulté aussi dans l'importation d'une autre série de mots, liés aux réalités bibliques :

Jésus :	<i>Yesu</i>
juif :	<i>ńsyĩfũ</i>
maître :	<i>mětěrdĩ</i>
olivier :	<i>wǎlvĩvyě</i>
raisin :	<i>yřěnsě</i>

On notera que, pour passer en toussian, tous ces mots ont été translittérés pour s'adapter aux conventions et aux formes de cette langue. Ainsi, lorsqu'un mot français ne se termine pas par une voyelle, on lui ajoute une telle voyelle finale en toussian : *ńsyĩfũ*, etc. Quant aux mots français débutant par une voyelle, ils sont souvent transcrits avec une consonne initiale : *wǎlvĩvyě*. Comme on peut le voir dans les exemples ci-dessus, chaque mot emprunté au français acquiert aussi un ton.

### 3.2 L'influence du dioula

En Afrique de l'Ouest, et plus précisément dans ce qui est communément appelé la « zone soudano-sahélienne », les contacts entre la population locale et la culture arabo-musulmane remontent aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles de notre ère<sup>5</sup>.

En raison de ces contacts, la plupart des langues d'Afrique occidentale ont emprunté, aussi bien à l'arabe qu'au bambara, de nombreux vocables, parmi

<sup>5</sup> P. Alexandre, *Langue et langage en Afrique noire*, Paris : Payot, 1967, p. 12.

lesquels figurent les jours de la semaine, quelques formules de politesse, mais aussi des éléments culturels :

jours de la semaine	formes de politesse	éléments culturels
jeudi : <i>lamissasô</i>	pardon : <i>heketó</i>	cheval : <i>sèsò</i>
mercredi : <i>taratasô</i>		machette : <i>bèse</i>
		pétrole : <i>táyé</i>
		foulard : <i>mònsor</i>
		force : <i>fònkò</i>
		seau : <i>plôy</i>
		or : <i>sán</i>
		poêle : <i>tánko</i>
		marmite/fer : <i>nikédaka</i>

Quelques mots peuvent aussi provenir d'une langue coloniale comme le français ou l'anglais, puis passer par une autre langue comme le dioula, avant d'entrer dans la langue en question. C'est peut-être le cas en toussian pour le mot « voiture » : *móbíl*.

En toussian, même les patronymes peuvent provenir du dioula. Ainsi on dira *Soungâr* pour « Soungalo ». L'ouverture des Toussians envers ces noms étrangers influence souvent les personnes. De nos jours, beaucoup de gens rejettent les noms toussians au profit de noms étrangers (européens, dioula). Par exemple *Toua* est rejeté au profit de « Wilson », *Legouan* au profit de « Moussa », *Prɔ* au profit de « Sali », et ainsi de suite.

#### 4. Les nouveaux concepts et la traduction de la Bible

Lorsque la traduction de la Bible est activement en cours dans une langue donnée, les concepts et la culture bibliques peuvent aussi avoir une influence sur la langue et la culture locale. Cette influence est visible dans les termes doctrinaux et les concepts inconnus que la littérature biblique évoque et finit par imposer. Aussi, au moment de la traduction, certains mots ou expressions sont parfois inventés pour rendre des réalités ou des assertions, sans passer par les techniques de la translittération. Par exemple, les mots suivants ont été *créés* et font maintenant partie du toussian :

Seigneur :	<i>Tê ñgbê</i> , « grand propriétaire »
Esprit de Dieu :	<i>Liyel Mírki</i> , « l'ombre de Dieu »
ange :	<i>yínyô tònpi</i> , « le travailleur céleste »

Ces expressions ont d'abord été employées dans le cadre du culte, mais sont entrées progressivement dans le parler courant des Toussians, même des non chrétiens. A ces trois expressions-là, on peut ajouter :

prophète :	<i>Liyel tēntō syīnyo-ò</i> , « celui qui prend la commission de Dieu »
Satan :	<i>sētān yōtē dí</i> , « chef des démons »
loi :	<i>tyikōnsáhnó</i> , « ce qui est imposé »
prière :	<i>nirí</i> , « demande »
alliance :	<i>yégbékè kwrōnmōnō</i> , « mélange de conditions »
autel :	<i>sárká wilkí-ñsah</i> , « lieu de sacrifice »
Mer salée :	<i>pne yɔ</i> , « marigot de sel »
Mer rouge :	<i>pneyōnsyāh</i> , « marigot rouge de sel »
ancres :	<i>krótókè yīnmōmvyōngbilki</i> , « fer pour arrêter le bateau »
filets :	<i>yēnkyɔ tē tē mnō</i> , « les cordes pour attraper les poissons »

Ainsi, ajoutée aux techniques d'emprunt et de translittération décrites ci-dessus, l'une des méthodes importantes a été et continue d'être la « création ». En effet, il y a des mots nouveaux qui ne sont basés sur aucun mot étranger, mais qui apportent des concepts nouveaux dans une langue. Cela se passe dans plusieurs domaines, et surtout dans le contexte biblique<sup>6</sup>. Si les traducteurs de la Bible ont recours à cette méthode, ils doivent le faire avec beaucoup de prudence, car il s'agit, en fait, d'imposer un nouveau mot ou un nouveau concept dans la langue et la culture cible.

## 5. Les conséquences de la pénétration de nouveaux concepts sur la langue

Parfois, lorsque de nouveaux mots pénètrent dans une langue, les traits de la langue d'origine demeurent. Ainsi la langue subordonnée est « teintée » de l'influence de la langue dominante. Il faut dire que ces cas sont rares, mais en toussian on peut citer les exemples suivants :

- *sōnko*, « pour que », est un terme dioula qui est employé en toussian de façon naturelle ;
- *wara ninō*, « dix francs » : le toussian utilise carrément le dioula dans le système de comptage, en ce qui concerne l'argent.

De même, le mot *mwōyē*, « moyen », semble garder certains traits de sa langue d'origine. Il s'agit d'une pure translittération du français, donc il inclut

---

<sup>6</sup> Au début de tout projet, le traducteur devra donc faire un inventaire des mots déjà créés et existants dans sa langue. Il doit revoir ces choix, en identifiant si les mots appartiennent à une communauté spécifique, par exemple, catholique ou protestante, ou sont utilisés par la communauté plus large.

des phonèmes inexistantes dans le toussian (*mw*). L'emploi de tels mots peut aussi créer de nouvelles réalités phonologiques ou syntaxiques, tout en affectant le vocabulaire d'une langue « subordonnée ». En effet, ces nouvelles données peuvent appauvrir, ou enrichir, une langue donnée.

L'influence du français ou du dioula sur le toussian est effectivement à la fois positive et négative. Si on apprécie la structure authentique d'une langue, son répertoire de mots, ses idiomes, sa singularité, on sera tenté de penser que l'influence d'une autre langue, en particulier d'une langue dominante, serait négative, surtout si elle a pour effet de dépouiller la langue subordonnée de sa singularité.

L'influence est en revanche positive si la langue dominante enrichit la langue subordonnée, en introduisant de nouveaux mots ou de nouvelles expressions qui n'existaient pas précédemment. L'effet est positif si, sous l'influence de la langue dominante, la langue subordonnée peut se référer aux techniques qui vont de pair avec notre monde moderne, c'est-à-dire avec une société industrialisée, et qu'elle peut exprimer des idées et des concepts abstraits qui lui sont bénéfiques.

## 6. Conclusion

La réalité linguistique dans le monde d'aujourd'hui s'articule autour de la bataille des langues, aboutissant à la mort ou à l'agonie des unes et à l'hégémonie des autres. Dans cette bataille, le traducteur devra prendre parti pour la langue cible qu'il est appelé à promouvoir tout en adaptant son message au public cible.

L'acceptation, la création ou le refus de nouveaux mots par le traducteur de la Bible doit se décider après mure réflexion, car ces choix affecteront beaucoup la vie de la langue, et par extension la culture d'un peuple. Le cas du toussian, qu'on peut qualifier de « petite langue » ou de « langue subordonnée » est préoccupant, car le poids des autres langues (dioula, français, en particulier) se fait de plus en plus sentir, rendant ainsi la tâche de traduction de plus en plus compliquée.

## **Les noms propres en moba et dans la Bible : exemple de « Jonas »**

*Mindri Nakane*

Mindri Nakane est titulaire d'une maîtrise en linguistique de l'Université de Lomé. Il travaille comme traducteur dans le projet moba depuis 2012. En 2012, il a suivi un programme de formation à l'Université hébraïque à Jérusalem.

### **Introduction<sup>1</sup>**

La science qui s'occupe de l'étude des noms propres est l'onomastique. Celle-ci se divise en deux branches principales, à savoir la toponymie et l'anthroponymie. Notre analyse va porter sur les différentes significations des noms propres dans la Bible, et dans notre langue, le moba<sup>2</sup>. Nous prendrons comme exemple le nom propre *Jonas* qui s'inscrit dans l'anthroponymie. Selon Bernard de Rasily<sup>3</sup> :

Savoir le nom de son interlocuteur est bien, en connaître les significations diverses est mieux, mais comprendre et goûter tout ce que celui qui le porte et sa famille y mettent est encore mieux.

Y a-t-il un message caché derrière le nom *Jonas*, que l'auteur dudit livre veut nous révéler ? Comment le traducteur doit-il s'y prendre face aux noms propres en général ?

### **Les noms personnels dans les langues africaines**

Dans la plupart des langues africaines, le nom propre a toujours un sens. En pays moba du Togo, le nom propre d'une personne constitue une histoire et dénote tout un trait culturel de son ethnie ou de son peuple. Une étude systématique des anthroponymes dans cette langue nous a permis de les regrouper sur la base des thèmes d'inspiration considérés comme « champ sémantique commun ». Les principaux thèmes de référence sont les suivants :

---

<sup>1</sup> Nous remercions notre professeur Lynell Zogbo pour son aide dans la rédaction de cet article.

<sup>2</sup> Voir Mindri Nakane, *Anthroponymie Moba : Approche morpho-sémantique*, Mémoire de maîtrise, Université de Lomé, 2010. Le terme moba désigne à la fois le peuple et la langue. Le moba est une langue gur parlée au nord du Togo.

<sup>3</sup> Cité (d'après un article paru en *Afrique et parole*) par Paul Kpandou, in *Quand le moba se nomme selon Dieu*, Grand Séminaire de St. Gall-Ouidah, Mémoire de fin d'études, 1987.

- le concept de la mort : *Kuum to*, « la mort est méchante », *Kakul*, « tombe », *yaabul*, « grand-mère perdue » ;
- les rapports sociaux : *Kɔnn gbenn*, « querelle est finie », *Kanfitin*, « ils ne peuvent pas me vaincre » ;
- les croyances et pratiques religieuses : *Bul*, le nom d'un fétiche attribué à quelqu'un, *Yendube*, « Dieu existe », *Yendukua*, « Dieu Seul » ;
- le lexique de la faune et de la flore : *Waaɔg*, « serpent », *Yanbɔl*, « lion », *Tukal*, « baobab ».

L'attribution de noms communs d'animaux aux humains dans cette langue exprime une métaphore, en ce sens qu'il y a un transfert de signification propre d'un nom d'animal à une autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une analogie, d'une comparaison sous-entendue. On peut dire que les noms communs d'animaux changent de statut pour jouer le rôle de noms propres de personnes. Par exemple, le nom *Yanbɔl*, qui provient du nom commun « lion », devient un nom propre pour désigner quelqu'un qui est doté de force, de puissance et d'audace.

### Le nom Jonas

Le mot *yônâh* (יֹנָתַן), qui signifie « colombe », apparaît 52 fois dans la Bible. Dans 33 occurrences, il a le sens dénotatif de « pigeon » ou « colombe », et dans les 19 autres occurrences, il figure comme nom propre. Dans la Bible, la colombe est un oiseau qui symbolise la douceur et l'affection (Cant 2.14 ; 5.2). A partir de l'histoire de Noé et du déluge, la colombe qui revient avec une jeune tige d'olivier devient un symbole de paix (Gen 8.11), non seulement dans la Bible, mais également dans de nombreuses cultures à travers le monde. Dans le NT, à partir du récit du baptême, la colombe devient le symbole du Saint Esprit (Luc 3.22).

Qu'est-ce que ce nom évoque alors dans le livre de Jonas ? Dans d'autres passages, l'oiseau évoque la simplicité (Osée 7.11). C'est aussi un oiseau timide, tremblant, un oiseau qui s'effraie facilement. Le mot *yônâh* représente non seulement un nom propre, mais également un nom commun<sup>4</sup>.

Face à ces différents sens trouvés dans la Bible, nous ne saurons donner ici une réponse définitive au sens symbolique du nom « Jonas » dans ce livre. Mais d'après ce que nous sentons à travers le contenu et le langage de ce livre, nous

<sup>4</sup> *yônâh* est aussi le participe actif féminin singulier du verbe *yânâh* « être violent », « opprimer », qui décrit la colère de Dieu (Jér 25.38), ainsi que son épée dirigée contre l'Égypte et Babylone (Jér 46.16 ; 50.16). Certains y voient un lien avec le nom de Jonas, mais d'autres pensent qu'il s'agit d'une coïncidence, c'est-à-dire d'une ressemblance fortuite.

pouvons dire que ce nom a probablement un sens métaphorique, voire ironique. L'auteur semble comparer le « héros » (ou comme certains l'appellent l'« anti-héros »), à un oiseau bête et naïf. Ce nom serait utilisé pour ridiculiser le principal personnage, Jonas.

### **Comment le traducteur doit-il s'y prendre face aux noms propres dans la Bible ?**

En ce qui concerne les noms propres dans la Bible, il y a plusieurs solutions pour s'assurer que les lecteurs comprennent le sens de certains d'entre eux<sup>5</sup>. Le traducteur peut donner ces informations dans le texte d'une manière ou d'une autre. En fait, le traducteur peut recourir à diverses méthodes pour signaler le sens des noms propres :

- **une note en bas de page** : dans beaucoup de versions, le sens d'un mot est rendu explicite dans une note en bas de page. Par exemple, voir Gen 17.19, où certaines versions indiquent ainsi le sens du nom « Isaac » (« il rit »)
- **des parenthèses** : certaines versions mettent le sens d'un mot entre parenthèses juste après le nom propre. Voir, par exemple, la traduction de la NBS en Jug 2.5, laquelle explique le sens du mot hébreu *bôkim* : « Ils appelèrent ce lieu du nom de Bokim ( < les Pleureurs > ) et ils offrirent là des sacrifices au Seigneur »
- **des tirets** : d'autres versions mettent le sens d'un nom propre entre tirets, par exemple, « ils appelèrent ce lieu < Bokim > – < les pleureurs > – et ... »
- **des guillemets** : plusieurs versions utilisent des guillemets pour donner le sens d'un mot ; par exemple, en Gen 10.25, le FC propose : « le premier s'appelait Péleg, < Division >, parce que, à l'époque où il vécut, la population de la terre se divisa »
- **une formule d'introduction** : il peut exister dans la langue cible des formules qui introduisent le sens d'un nom. Par exemple, en français, on peut dire « c'est-à-dire » : « L'homme, Adam, nomma sa femme Ève, c'est-à-dire Vie, car elle est la mère de tous les vivants » (Gen 3.20 FC)
- **sans indication autre que des virgules** : parfois, dans le FC, le sens d'un nom propre est signalé juste après celui-ci, sans autre marque qu'une simple virgule : « Tu es El-Roï, le Dieu qui me voit. » (Gen 16.13)
- **une traduction directe** : dans certaines versions, on traduit directement le nom en question, sans inclure la forme translittérée de celui-ci. Le FC utilise parfois cette méthode : « Abraham nomma ce lieu < Le Seigneur y veillera > ». (Gen 22.14).

---

<sup>5</sup> Katherine Barnwell, *La traduction de la Bible, cours d'introduction aux principes de traduction*, Dallas : SIL, 1990 ; Lynell Zogbo, *Approche globale à la traduction de la Bible*, inédit.



## Quelle méthode choisir ?

La version Second Révisée (dite Bible à la Colombe) a tendance à mettre toutes les explications de noms propres dans les notes en bas de page. On peut dire, donc, que cette version est ainsi formellement proche de l'original, dans le sens où il y a moins de mots « ajoutés » à la traduction. Mais le lecteur doit fournir l'effort d'aller chercher dans une note l'information nécessaire à la compréhension. Cependant beaucoup de lecteurs sautent les notes de bas de page, de sorte que le sens de certains noms propres leur reste inconnu.

Les autres méthodes citées ci-dessus ont un grand avantage. Le lecteur ne doit pas chercher ailleurs pour comprendre le texte. Celui-ci est lisible et naturel. Et le lien entre le nom et son sens n'est pas relégué à un autre endroit. En fait, nous pouvons dire que les traductions qui utilisent ces méthodes sont en fait plus proches de l'original, puisque le lecteur a accès aux mêmes informations que les premiers lecteurs ou auditeurs ! Eux, ils comprenaient directement le lien entre les noms et les événements de l'histoire, sans note en bas de page !

Mais il ne faut pas forcément se limiter à une seule méthode pour indiquer le sens des noms propres. La TOB et le FC montrent beaucoup de créativité à cet égard. Ces versions utilisent presque toutes les méthodes citées ci-dessus. On peut, en fait, évaluer les textes et choisir la meilleure solution pour chaque cas selon le contexte. Est-ce que le sens du nom propre joue un rôle majeur dans l'histoire ? Si oui, il doit figurer dans le texte de la traduction. Est-ce qu'il joue un rôle marginal (l'information est intéressante, mais l'histoire peut se comprendre sans cette connaissance) ? On peut alors mettre ces informations dans une note en bas de page.

## Conclusion

Le traducteur doit donc considérer le passage en question et décider si les informations sont mieux placées directement dans la traduction ou dans une note en bas de page. S'il veut les placer dans le texte, il doit choisir la méthode qui convient le mieux pour créer un texte naturel dans sa langue.

Pour le livre de Jonas, rares sont les versions qui indiquent le sens de ce nom propre directement dans le texte ou même dans les introductions. Dans la traduction qu'il en propose, Wilt<sup>6</sup> substitue le nom « Pigeon » au nom propre Jonas, pour mieux communiquer le ton presque folklorique de ce récit. Nous pensons qu'il est important pour les lecteurs de la Bible de savoir que le nom de

---

<sup>6</sup> Timothy L. Wilt, « Pigeon : une traduction de *Yônâh* », *Le Sycamore*, N° 13, 2003.

ce prophète a un sens, et nous suggérons donc que ce sens et la connotation du nom figurent au moins dans l'introduction au livre. Cela permettra aux lecteurs de saisir dès le début le caractère satirique de ce récit.

## Voici *hinnéh* !<sup>1</sup>

*Lynell Zogbo*

Lynell Zogbo est conseillère de traduction de l'Alliance biblique universelle depuis 28 ans et coauteur de nombreux manuels de traduction. Elle dispense des cours de traduction et d'exégèse à la Faculté de Théologie Alliance Chrétienne à Abidjan depuis 1999.

### 1. Introduction

Le mot hébreu *hinnéh* (ou sa forme plus courte *hén*), rendu par les mots « voici » ou « voila » dans certaines versions françaises, figure très fréquemment dans l'Ancien Testament où il joue un rôle extrêmement important<sup>2</sup>. Son premier sens est facile à découvrir, car il paraît dans les scènes bibliques typiques, utilisé comme un simple démonstratif lorsque quelque chose ou quelqu'un est présenté<sup>3</sup> :

Abraham prit les bûches pour l'holocauste et en chargea son fils Isaac ; il prit en main la pierre à feu et le couteau, et tous deux s'en allèrent ensemble. Isaac parla à son père Abraham : « Mon père », dit-il, et Abraham répondit : « **Me voici** (*hinnénni*), mon fils. » Il reprit : « **Voici** (*hinnéh*) le feu et les bûches ; où est l'agneau pour l'holocauste ? » (Gen 22.6-7).

Si ce mot semble plus fréquent dans les textes narratifs que dans les textes poétiques (il figure environ 120 fois dans le livre de Genèse, mais une trentaine de fois seulement dans le livre des Psaumes), il se trouve dans tous les genres littéraires de l'Ancien Testament : textes narratifs, poétiques, prophétiques, ou textes de loi<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Le mot *hinnéh* a suscité beaucoup d'études que nous ne pouvons pas résumer ou citer ici. Nous nous limitons à quelques caractéristiques, rôles et fonctions susceptibles d'aider l'exégète et le traducteur de la Bible.

<sup>2</sup> On en compte plus de mille occurrences.

<sup>3</sup> Voir aussi Gen 46.2 ; 1 Sam 3.4, etc.

<sup>4</sup> Il apparaît aussi sous forme traduite dans le Nouveau Testament, là où l'Ancien Testament est cité en traduction d'après la version grecque de la Septante.

## 2. Les traductions de *hinnéh*

Il est difficile de donner un seul sens à *hinnéh* et pour preuve, plusieurs dictionnaires et grammaires y consacrent très souvent plus d'une page !<sup>5</sup> En effet, les traductions de ce mot hébreu varient d'une langue à une autre. Comme mentionné ci-dessus, en français, dans les versions assez proches de l'hébreu, on trouve les démonstratifs « voici » ou « voilà », tandis que dans les anciennes traductions en anglais, on trouvait le mot archaïque *Behold*, utilisé de nos jours le plus souvent dans des contextes religieux<sup>6</sup>. Mais la majorité des versions en langue courante tendent à respecter la polysémie du mot en le rendant selon son contexte. Si donc le mot *hinnéh* n'est pas rendu littéralement, on peut trouver à sa place :

- un verbe de perception ou de découverte,
- un adverbe comme « maintenant » ou un mot exprimant une affirmation (« oui », « eh bien »),
- ou zéro (le mot *hinnéh* n'est tout simplement pas traduit).

### 2.1 Un verbe de perception ou de découverte

Dans beaucoup de contextes, si le mot *hinnéh* n'est pas rendu par « voici » ou « voilà », on trouve un verbe de perception ou de découverte à sa place. Comparez :

**Gen 48.1**, litt. « ...et on dit à Joseph : *hinnéh* ton père s'affaiblissant... »

Il arriva, après ces événements, qu'on dit à Joseph : « **Voici que** ton père est malade ! »

(BJ, voir aussi TOB)

Après ces événements, **on avertit Joseph** que son père était malade. (FC)

Après ces événements, **Joseph apprend que** son père est malade. (PDV).

**Gen 1.31**, litt. « et vit Dieu tout ce qu'il avait fait, et *hinnéh* bon très »

Dieu vit tout ce qu'il avait fait. **Voilà**, c'était très bon. (TOB)

Dieu **constata** que tout ce qu'il avait fait était une très bonne chose. (FC)

Dieu regarde tout ce qu'il a fait. Et il **voit** que c'est une très bonne chose. (PDV).

<sup>5</sup> Par exemple, Brown, Driver and Briggs, *A Hebrew and English Lexicon of the Old Testament*, Oxford: Clarendon Press, 1951, p. 243-44.

<sup>6</sup> Ce mot est souvent aussi utilisé en anglais d'une manière humoristique ou sarcastique, lorsqu'on découvre ou affirme quelque chose d'étonnant.

## 2.2 Un adverbe ou une particule d'affirmation

Quelques versions proposent l'adverbe « maintenant » comme traduction de *hinnéh* dans certains contextes. Comparez :

**Gen 3.22**, litt. « et dit YHWH Dieu : *hén* l'homme est devenu comme un de nous »

Le Seigneur Dieu dit : « **Voici que** l'homme est devenu comme l'un de nous... » (TOB)

... « **Maintenant que** l'homme est devenu comme l'un de nous... » (COL) (SR)

The LORD said, « These people **now** know the difference between right and wrong, just as we do... » (CEV).

La PDV propose une sorte d'affirmation, introduisant une constatation :

Le Seigneur Dieu se dit : « **Eh bien**, l'homme est devenu comme un dieu... ».

## 2.3 Zéro

Parfois les traducteurs préfèrent ne pas rendre le mot *hinnéh*. C'est un choix assez fréquent de beaucoup de versions dans plusieurs contextes.

**Gen 37.25**, litt. « et ils levèrent leurs yeux et ils virent et *hinnéh* une caravane d'Ismaélites venant... »

Comme ils levaient les yeux, **voici** qu'ils aperçurent une caravane d'Ismaélites qui venait de Galaad (BJ)

Levant les yeux, ils virent une caravane d'Ismaélites qui arrivaient du Galaad (TOB)

Ils virent passer une caravane d'Ismaélites, qui venaient du pays de Galaad (FC).

**Gen 19.8**, litt. « *hinnéh* donc, à moi deux filles qui... »

J'ai deux filles qui n'ont jamais eu de relations avec un homme (NBS)

J'ai deux filles qui sont encore vierges (FC, comp. PDV).

Ces versions ont opté pour la « solution zéro », mais la BJ essaie de rendre *hinnéh*, en offrant un équivalent dynamique et naturel :

**Écoutez** : j'ai deux filles qui sont encore vierges...

L'étude de ce mot a déjà inspiré (et pourrait encore inspirer) beaucoup de thèses et de livres, mais ce qui nous intéresse le plus ici, c'est comment le traducteur doit traiter ce mot. Comment peut-il reconnaître le mot dans le texte biblique et, une fois identifié, comment peut-il bien le rendre dans sa traduction ? En fait, même si le traducteur n'a pas étudié l'hébreu, il peut fréquemment le

détecter. La présence de *hinnéh* est souvent signalée dans les commentaires. Le traducteur peut aussi consulter les interlinéaires<sup>7</sup> où le mot est souvent rendu par « voici » en français, et par « *there !* » en anglais. Si le traducteur n'a pas accès à Paratext ou à une interlinéaire, il peut identifier la majorité des exemples à partir des « voici » et « voilà » dans les versions TOB et BJ, comme dans les exemples ci-dessus<sup>8</sup>.

### 3. Les rôles que joue le mot *hinnéh*

Repérer le mot *hinnéh* dans le texte biblique ne s'avère pas trop difficile, mais identifier ses fonctions demande un peu plus de réflexion. En effet, du point de vue de l'analyse du discours, le mot *hinnéh* est primordial pour déterminer le sens d'un passage. Dans cet article, on mettra l'accent sur deux de ses fonctions les plus importantes :

- il exprime des émotions fortes ;
- il indique des points culminants et des événements pertinents de l'histoire.

#### 3.1 L'expression des émotions fortes

La présence du mot *hinnéh* dans un texte invite le lecteur à vivre et à participer aux émotions ressenties par les personnages dans le texte. Il peut introduire et exprimer des sentiments positifs ou négatifs : la surprise et la joie, mais aussi la déception et la tristesse. Dans cette fonction, on le trouve souvent dans les dialogues au sein des récits bibliques.

##### 3.1.1 La surprise

Comme Slager le montre<sup>9</sup>, *hinnéh* indique un événement inattendu, quelque chose qui n'arrive pas tous les jours. Par exemple, lorsqu'une femme est enceinte, elle s'attend à donner naissance à un seul bébé. L'événement inattendu ou hors norme est la naissance de jumeaux :

**Gen 25.24**, litt. « et *hinnéh* des jumeaux dans son sein »

<sup>7</sup> L'appareil de *Paratext* avec son interlinéaire hébreu-français sera bien utile, mais il y a aussi le volume *Ancien Testament interlinéaire hébreu-français*, Villiers-le-Bel : Société biblique française, 2007.

<sup>8</sup> Mais attention ! Ce ne sont pas tous les « voici » en français qui correspondent à *hinnéh* en hébreu. Il peut s'agir du pronom *zèh*, comme en Gen 5.1 : **Voici** le livret de famille d'Adam (littéralement « ceci est le livret... »), ou d'autres pronoms.

<sup>9</sup> Donald Slager, « The use of behold in the Old Testament », *OPTAT (Occasional Papers in Translation and Textlinguistics)*, Volume 3, 1989, pages 50-79.

Quand vint le temps de ses couches, voici qu'elle portait des jumeaux. (BJ).

Mais les différentes traductions de *hinnéh* ici ne sont pas toujours convaincantes : soit elles ignorent le mot *hinnéh* en l'omettant complètement, soit elles le rendent par un verbe de perception, une interprétation possible, mais peu probable, étant donné l'émotion du moment<sup>10</sup> :

Quand furent accomplis les temps où elle devait enfanter, des jumeaux **se trouvaient** en son sein. (TOB)

Au terme de sa grossesse, **il apparut** qu'il y avait des jumeaux dans son ventre. (NBS).

Dans ces traductions, on comprend que Rebecca portait des jumeaux, mais on ne ressent pas l'émotion de la surprise. Par contre, dans un autre épisode, certaines versions rendent bien l'émotion, lorsque Jacob est mis face à sa nouvelle femme. Comparez :

**Gen 29.25**, litt. « et il fut au matin et *hinnéh* celle-ci Léa... »

Le matin arriva, et **voilà que** c'était Léa ! (BJ).

Cette fois-ci, la TOB et la NBS ne déçoivent pas :

Et au matin... **surprise**, c'était Léa ! (TOB)

Le matin venu, **surprise** : c'était Léa ! (NBS).

Les traductions du FC et de la PDV restent moins émotives :

Le matin Jacob **s'aperçut/s'aperçoit** que c'était/c'est Léa.

Si un verbe de perception est retenu, les traducteurs peuvent au moins choisir un verbe qui exprime la surprise, et si nécessaire rendre explicite ce sentiment, par exemple :

Et le matin venu, Jacob **découvre (à sa grande surprise)** que c'est Léa.

Le traducteur ne doit pas céder à la tentation de retenir un mot unique pour rendre *hinnéh*, car celui-ci a beaucoup de nuances. Dans le premier exemple, celui des jumeaux, la surprise est agréable, mais dans le deuxième, c'est tout le contraire. Cette même différence de nuances dans la surprise se voit aussi dans le

<sup>10</sup> Les versions FC et PDV y voient un autre sens : « Lorsque fut arrivé le moment de l'accouchement, **il n'y eut plus de doute** : Rébecca avait des jumeaux » (FC) ; « Quand le moment d'accoucher arrive, **c'est clair** : elle a des jumeaux » (PDV).

livre de Ruth : le *hinnéh* de l'arrivée de Booz dans le champ où Ruth glane (2.4) n'exprime pas un choc comme celui ressenti par Booz lorsqu'il trouve une femme (3.8) couchée à ses pieds ! Dans le premier cas, certaines versions rendent la coïncidence par la conjonction « Or » qui rend bien le sens ici :

**Ruth 2.4**, litt. « et *hinnéh* Booz venant de Bethléem et il dit... »

**Or voici** que Booz arriva de Bethléem. Il dit... (TOB)

**Or** Booz arriva de Beth-Léhem ; il dit... (NBS).

Le FC et la PDV rendent *hinnéh* sans émotion par une expression temporelle, ce qui ne reflète pas la notion de coïncidence :

**Un peu plus tard**, Booz arriva/arrive de Bethléem.

Dans la traduction du deuxième passage, on trouve « voici que » dans la TOB, mais un verbe de perception dans plusieurs autres versions. Comparez :

**Ruth 3.8**, litt. « ...et il se tourna et *hinnéh* une femme couchée à ses pieds »

Puis, au milieu de la nuit, l'homme eut un frisson ; il se pencha donc en avant : **voici qu'**une femme était couchée à ses pieds ! (TOB)

Au milieu de la nuit, l'homme eut un frisson ; il se retourna et **vit** une femme couchée à ses pieds. (BJ)

Au milieu de la nuit, Booz se réveille brusquement. Il se retourne et **voit** une femme couchée à ses pieds. (PDV).

Ici, c'est le FC qui exprime l'émotion du moment par un verbe de perception, accompagné d'une expression explicite de la surprise :

Au milieu de la nuit, Booz se réveilla en sursaut, il se pencha en avant et **vit avec surprise** qu'une femme était couchée à ses pieds.

Cette traduction est très réussie, car on sent avec l'auteur et avec le personnage concerné toute l'émotion du moment. Dans beaucoup de langues, il y aura deux manières de rendre *hinnéh* dans ces deux passages, l'une marquant une coïncidence et l'autre un choc. Dans de nombreuses langues africaines, un idéophone sera le bienvenu, surtout dans le deuxième cas, par exemple, « *Waa !!* » ou « *Wee !* une femme est couché à ses pieds ».



### 3.1.2 La joie

Les émotions positives exprimées par *hinnéh* sont multiples : non seulement ce mot exprime la surprise ou une coïncidence heureuse, mais aussi la joie et la satisfaction profonde. Dans la bouche de Dieu, lors de création, *hinnéh* semble rendre une sorte de soupir, un sentiment d'accomplissement, après un dur travail :

**Gen 1.31**, litt. « et vit Dieu tout ce qu'il avait fait, et *hinnéh* bon très »

Dieu vit tout ce qu'il avait fait. **Voilà**, c'était très bon. (TOB).

Notons cependant que la majorité de versions optent pour un verbe de perception, ou la solution « zéro » pour rendre ce mot dans le contexte :

Dieu regarde tout ce qu'il a fait. Et **il voit** que c'est une très bonne chose. (PDV)

Dieu constata que tout ce qu'il avait fait était une très bonne chose. (FC, solution « zéro »)

Dieu vit alors tout ce qu'il avait fait : c'était très bon. (NBS, solution « zéro »)

Dieu vit tout ce qu'il avait fait : cela était très bon. (BJ, solution « zéro »).

Les versions NBS et BJ, bien qu'elles optent pour la solution « zéro », semblent mieux communiquer la satisfaction de Dieu ; cela peut être dû à leur manière de présenter et de formuler les faits, qui inclut une ponctuation spéciale (le deux-points). La version en anglais CEV transpose le mot « tout », tentant peut-être de rendre la satisfaction de Dieu devant la scène :

God looked at what he had done. **All of it** was very good!

Dieu vit ce qu'il avait fait. **Tout** était très bien !

L'emploi du point d'exclamation fait certainement partie de la traduction de *hinnéh* ici. Les traducteurs pourront trouver diverses solutions pour bien le rendre dans ce passage. On pourra, par exemple, rendre explicite « Dieu a constaté *avec satisfaction* » ou utiliser un point d'exclamation. Dans certaines langues, où les citations directes peuvent s'insérer sans formuler d'introduction, on pourra même dire : « Dieu a vu tout ce qu'il a fait. Regardez !/Ahhh ! c'est très bon !' »

En effet, *hinnéh* peut assumer plusieurs rôles ou exprimer plusieurs émotions à la fois. Lorsque Jacob, qui croyait que son fils Joseph était mort, apprend que celui-ci est vivant, le narrateur lui fait dire :

**Gen 48.11**, litt. « et *hinnéh* a fait voir à moi Dieu même ta descendance »

puis il dit à Joseph : «J'avais jugé impossible de revoir ton visage,

et **voici que** Dieu m'a fait voir même ta descendance ! » (TOB)

et **voilà que** Dieu me permet de voir même tes enfants. » (FC)

**Or**, Dieu me fait voir même tes enfants ! » (PDV)

**But now** God has even let me live to see your children. (CEV)

« **Mais maintenant** Dieu m'a même laissé vivre pour voir tes enfants ».

Ici *hinnéh* exprime à la fois un fait inattendu, une surprise, et une joie profonde qui bouleverse, jusqu'à provoquer des larmes. La traduction de la CEV est réussie, car elle combine l'idée d'une action inattendue (*But*, « Mais »), un renversement de la situation (*But now*, « Mais maintenant »), et une expression de joie débordante (*even*, « même »)<sup>11</sup>.

### 3.1.3 Le désarroi et la déception

*Hinnéh* exprimait le soupir de satisfaction de Dieu face à sa création (Gen 1.31). Mais plus tard, ce même mot est utilisé pour exprimer son désarroi et sa déception totale face aux êtres humains. Avant le déluge, le narrateur cite le *hinnéh* de Dieu, qui combine peut-être un peu de surprise, mais davantage encore, une profonde déception. Certaines versions ont recours à la solution « zéro », tandis que d'autres optent pour des verbes de perception (c'est-à-dire l'un pour le verbe « voir » de l'hébreu, et un autre pour *hinnéh*). Comparez :

**Gen 6.12**, litt. « et vit Dieu la terre et *hinnéh* elle-pervertie »

Dieu vit que la terre était pervertie, car tous s'étaient pervertis sur la terre. (NBS, solution « zéro »)

Dieu vit la terre : elle était pervertie, (BJ, solution « zéro »)

Dieu regarda la terre et la **vit** corrompue, (TOB, verbe de perception)

Quand il regardait la terre, il **constatait** que tout le monde s'y était dévoyé. (FC)

Dieu regarde la terre. Il **voit** qu'elle est pourrie. (PDV).

Mais le lecteur ne peut rien ressentir de l'émotion du texte, si *hinnéh* n'est pas bien rendu. Dans ces traductions, on ne sent pas le désarroi de Dieu. La version CEV ajoute un adverbe qui exprime cette émotion :

God knew that everyone was **terribly** cruel and violent.

« Dieu sut que tout le monde était **terriblement** cruel et violent ».

<sup>11</sup> Le mot français « même » rend la particule hébraïque *gam* « aussi », mais avec *hinnéh*, semble souligner la notion de surprise et de joie.

Comment rendre ces émotions positives ou négatives dans la traduction ? La solution sera différente selon les langues, et certainement selon les contextes. En effet, beaucoup de langues ont recours à des adverbes ou à des idéophones qui expriment bien certaines de ces émotions. Les émotions communiquées par *hinnéh* ne sont pas à ignorer dans la traduction, car elles font partie de la force du message biblique.

### 3.2 Les points culminants et les événements pertinents

Les points culminants sont des moments où l'histoire atteint le point le plus haut, où une crise majeure (qui menace depuis fort longtemps) s'abat sur les personnages, ou quand le pire arrive. C'est l'action qu'on attendait. Après un très long épisode, lorsque Saul reconnaît enfin que David va jouer un rôle important en Israël, il déclare :

**1 Sam 24.21**, litt. « et maintenant, *hinnéh* je sais que régner tu régneras<sup>12</sup> et que se lèvera dans ta main la royauté d'Israël »

C'est l'un des points culminants de l'épisode, et le point culminant des propos de Saul dans ce passage. Beaucoup de versions françaises et anglaises ont de la peine à rendre l'émotion de *hinnéh* ici :

Maintenant, je le sais : tu seras le roi et la royauté d'Israël restera entre tes mains  
(TOB)

Maintenant, je le sais : un jour, tu seras roi, et le pouvoir royal en Israël restera entre tes mains (PDV).

Les traducteurs devront essayer de rendre l'émotion de l'original. En langage courant, on dirait peut-être :

O.K., (c'est-à-dire, je renonce, tu as gagné), je sais que tu seras un jour roi en Israël.

Il est difficile parfois de parler de point culminant dans un poème, mais il est clair que *hinnéh* indique une sorte de point culminant dans certains poèmes. Dans le Ps 33, on sent un mouvement vers un point culminant, marqué par *hinnéh* en hébreu (« voici » dans la BJ) :

---

<sup>12</sup> On remarque aussi un autre marqueur du point culminant : l'infinitif absolu. Voir l'exemple suivant. Lynell Zogbo, « Walk the Walk and Talk the Talk : Infinitive Absolutes in Biblical Hebrew, a Challenge for Bible translators », inédit, présenté à Society of Biblical Literature, à La Nouvelle-Orléans, en novembre 2009.

Le roi n'est pas sauvé par une grande force,  
 le brave préservé par sa grande vigueur.  
 Mensonge qu'un cheval pour sauver,  
 avec sa grande force, pas d'issue.

**Voici** (= *hinnéh*), l'œil de Yahvé est sur ceux qui le craignent,  
 sur ceux qui espèrent son amour,  
 pour préserver leur âme de la mort  
 et les faire vivre au temps de la famine.

A côté de cette version, la traduction des autres versions françaises semble plate. Si elles marquent parfois le contraste, elles n'expriment pas toute la force de ce vers :

Mais le SEIGNEUR veille sur ceux qui le craignent, (TOB)  
 Mais le Seigneur veille sur ceux qui le respectent, (PDV)  
 L'œil du Seigneur est sur ceux qui le craignent (NBS, solution « zéro »).

*Hinnéh* marque aussi des événements ou faits pertinents au déroulement de l'histoire. A cet effet, il se trouve soit dans la bouche du narrateur, soit dans celles des personnages principaux.

Dans l'histoire de Joseph, l'auteur utilise la répétition et le mot *hinnéh* pour marquer des points pertinents. Les phrases marquées par *hinnéh* ont un impact pour la suite de l'histoire. Dans ce cas, elles marquent l'action provocante :

**Gen 37.6-11** dit littéralement :

Il leur dit : « Écoutez, s'il vous plaît, **ce rêve que j'ai rêvé** :  
 et *hinnéh*, nous liant des gerbes au milieu du champ,  
 et *hinnéh* se dressa ma gerbe et elle se tint debout,  
 et *hinnéh* entourèrent vos gerbes et elles se prosternèrent devant ma gerbe. »  
 Et dirent à lui ses frères :  
 « **Est-ce que régner tu régneras sur nous, ou commander tu commanderas sur nous ?** »  
 Et ils augmentèrent à détester lui  
 à cause de ses **rêves** et à cause de ses paroles.

Dans le récit de l'Exode où Dieu appelle Moïse (Ex 3.4-10), on voit *hinnéh* se combiner avec d'autres procédés stylistiques pour mettre en évidence ces événements. En effet, ce passage est « marqué » comme décisif, car l'envoi de

Moïse chez le Pharaon marque le début d'une autre grande étape de la vie du peuple de Dieu<sup>13</sup> :

Le SEIGNEUR **vit** qu'il avait fait un détour pour **voir**,  
 et Dieu l'appela du milieu du buisson et il dit : « Moïse ! Moïse ! »,  
 et il dit : *hinnénni* (« **Me voici** ! »)  
 Et il dit : « N'approche pas d'ici ! Retire tes sandales de tes pieds,  
 car le lieu où tu te tiens est une terre sainte. »  
 Et il dit : « Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu  
 de Jacob ».  
 Et Moïse cacha sa face, car il craignait de **regarder** Dieu.  
 Et le SEIGNEUR dit : « *hinnéh voir j'ai vu* la misère de mon peuple qui est en  
 Egypte,  
 et leurs cris j'ai entendu de devant ceux qui les **oppriment**.  
 Oui, je connais ses souffrances.  
 Je suis descendu pour le délivrer de la main des Egyptiens  
 et le faire monter de ce pays vers un bon et vaste pays,  
 vers un pays ruisselant de lait et de miel,  
 vers le lieu du Cananéen, du Hittite, de l'Amorite, du Perizzite, du Hivvite et du  
 Jébusite.  
 Et maintenant *hinnéh* le cri des fils d'Israël est venu jusqu'à moi,  
 Et même **j'ai vu l'oppression (avec laquelle) les Egyptiens les oppriment**.  
 Et maintenant, va, je t'envoie vers Pharaon, et fais sortir mon peuple, les fils d'Israël,  
 hors d'Egypte. »

*Hinnéh* est l'un des outils utilisés pour marquer l'importance de ce passage :

- la répétition de certains verbes : « voir » (et son synonyme « regarder ») et « opprimer » (et son synonyme « opprimer »)
- les structures emphatiques comme l'infinifit absolu qui insiste sur certains faits : « voir j'ai vu ». Voir aussi, « l'oppression (avec laquelle) ils ont opprimé » ;
- la répétition du nom de Dieu, 'élôhim, surtout dans « le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob » ;
- l'abondance et la concentration de participants<sup>14</sup>, présentés dans une liste qui nomme pas moins de six peuples ennemis ;
- le chiasme :

voir j'ai vu	la misère
	X
et leurs cris	j'ai entendu ;

<sup>13</sup> Traduction semi-littérale.

<sup>14</sup> Robert E. Longacre évoque plusieurs procédés comme celui-ci dans *The Grammar of Discourse*. New York : Plenum Press, 1983, p. 27.

- et enfin le mot *hinnéh* qui figure une première fois au sens démonstratif, annonçant les deux *hinnéh* suivants qui marquent des actions pertinentes pour le reste de l'histoire.

Mais ce passage est souvent traduit d'une manière un peu plate, ignorant la force de *hinnéh*. Par exemple, pour le dernier emploi de *hinnéh*, là où il joue un rôle pragmatique important, plusieurs versions proposent la solution « zéro » :

Maintenant, le cri des Israélites est venu jusqu'à moi, et j'ai vu l'oppression que font peser sur eux les Égyptiens. (BJ)

Maintenant, les cris des Israélites sont venus jusqu'à moi, et j'ai vu l'oppression que les Égyptiens leur font subir. (NBS).

Le FC a tenté de rendre ce *hinnéh* en lui prêtant un sens causal (« puisque »), et a marqué la force du propos avec un « même » :

*Puisque* les cris des Israélites sont montés jusqu'à moi et que j'ai *même* vu de quelle manière les Égyptiens les oppriment,...

La PDV essaie aussi de communiquer l'idée qu'une sorte de constatation est en train d'être faite :

*En effet*, les cris des Israélites sont montés jusqu'à moi...

Beaucoup de langues disposent de procédés stylistiques particuliers pour présenter les points culminants et les événements pertinents. En godié, on trouve des idéophones à des points culminants, par exemple, lorsque dans un conte folklorique le serpent caché sous un tas d'ordures se dresse brusquement pour attraper l'épervier volant trop bas. Dans cette même langue, une particule *kɛ*, placée au début d'une phrase, marque celle-ci comme pertinente. Ainsi, pour bien rendre le texte biblique, le traducteur doit comprendre les fonctions des procédés stylistiques, et celle d'un mot comme *hinnéh* dans le texte original, et également celles dans sa propre langue. Cela lui permettra à communiquer les émotions et les emphases de l'auteur.

#### **4. D'autres rôles : imminence d'une action**

Le mot *hinnéh* joue bien d'autres rôles que ceux décrits ci-dessus, particulièrement chez les prophètes où il paraît très fréquemment dans les oracles divins. Le mot *hinnéh* se combine souvent avec un participe, insistant sur l'imminence d'une action. Paul Humbert note que, dans de telles constructions,

environ 67% des cas expriment des menaces<sup>15</sup>. *Hinnéh* suivi d'un participe « sert essentiellement à introduire des actes dont Dieu est l'auteur, actes plus souvent néfastes que propices... ». Les exemples sont trop nombreux pour être cités ici, mais on peut voir, par exemple, Amos 2.13 ; 4.2.

## 5. Conclusion

La présente étude n'a décrit que quelques fonctions du mot polysémique *hinnéh*. Tout traducteur, qu'il connaisse l'hébreu ou non, doit connaître ce mot. Une fois qu'il a été identifié dans un passage, sa fonction et son sens doivent être compris. C'est dans ces conditions que le texte sera rendu correctement. On ne doit surtout pas procéder à une traduction mot à mot, du type « voici que », « voilà que... », qui mènerait à « saisir le sens, mais pas l'émotion »<sup>16</sup>. Comme *hinnéh* joue plusieurs rôles en hébreu, le mot sera rendu de diverses manières selon le contexte. Le traducteur se doit d'examiner chaque situation et chaque contexte pour exprimer non seulement le sens des phrases, mais l'émotion et l'impact voulus par les auteurs.

---

<sup>15</sup> Paul Humbert, « La formule hébraïque en *hineni* suivi d'un participe », *Revue des Etudes Juives*, N° 97, 1934, pp. 60, 62. Humbert propose une origine dans la rhétorique courante, qui sera passée dans l'usage culturel pour devenir une caractéristique de la littérature prophétique qui « culmine dans les écrits de Jérémie et d'Ezéchiel » (p. 63).

<sup>16</sup> Dennis J. McCarthy le dit bien : « We get the meaning but not the feeling, and the two must be grasped to get the full force of the language », « The Uses of w-hinneh in Biblical Hebrew », *Biblica* 61, 1980, p. 331.

## Une page, un conseil

adapté de : René Péter-Contesse, *Lévitique*, commentaire exégétique et linguistique<sup>1</sup>

Cinq types de sacrifices (*zebâhîm*) du rituel israélite sont énumérés et décrits en Lévitique 1–7. Dans la mesure du possible, les traducteurs choisiront dans la langue cible deux termes distincts correspondant à « sacrifice » et à « offrande ». En effet, dans la Bible, le « sacrifice » implique le plus souvent la mise à mort d'un animal consacré à Dieu, alors que l'« offrande » au sens technique consiste à offrir à Dieu des éléments végétaux tels que de la farine, de l'huile ou du vin.

L'**holocauste** est un terme technique et constitue la transcription, au travers du latin, du mot grec désignant ce sacrifice. Il signifie « brûlé entièrement », une traduction descriptive du mot hébreu *'ôlâh*, « ce qui monte (sur l'autel) » ou « ce qui monte (en fumée vers Dieu) ». Dans ce sacrifice, l'animal tout entier (sauf parfois la peau) était brûlé sur l'autel en l'honneur de Dieu. Le FC a choisi une solution analogue à celle du grec en donnant la traduction descriptive « sacrifice complet ». Dans certaines langues, on pourra dire « sacrifice » ou « animaux (entièrement) brûlé(s) ».

L'**offrande** : le mot hébreu *minehâh* a plusieurs sens. Dans son sens général, il englobe diverses sortes de sacrifices et désigne aussi parfois, de manière profane, un simple cadeau (Jug 3.15, 17 ; 2 Rois 20.12). Mais il figure avec un sens technique religieux dans les textes sacrificiels de l'Exode, du Lévitique, des Nombres et d'Ézéchiel, où il désigne spécifiquement des offrandes d'origine végétale (céréales, farine, huile) faites à Dieu, par opposition aux sacrifices d'animaux. Certaines langues disposent de deux termes différents pour désigner les sacrifices d'animaux d'une part (« sacrifices sanglants ») et les offrandes végétales (« sacrifices non sanglants ») d'autre part.

Le **sacrifice de paix** (*zebâh shelâmîm* ou *shelâmîm*) : dans ce type de sacrifice, l'animal offert est divisé en trois parties : la première est brûlée sur l'autel pour Dieu (7.3-5 ; 7.29b-31a), la deuxième revient au prêtre (7.31b-36), et la troisième est consommée lors d'un repas communautaire par celui qui a offert l'animal, accompagné de sa famille et d'autres convives éventuels (7.15-21). L'expression *sacrifice de communion* (FC) est une traduction descriptive, où le

---

<sup>1</sup> Il s'agit d'une révision du *Manuel du traducteur pour le livre du Lévitique* (Auxiliaires du traducteur; Stuttgart : Alliance biblique universelle, 1985), à paraître bientôt en Paratext.



terme « communion » implique aussi bien la relation des convives entre eux que leur relation avec Dieu.

Le **sacrifice pour le péché** : le mot hébreu *hattâ't* signifie **péché**, mais il peut aussi désigner soit le sacrifice qu'on offrait à Dieu en cas de péché, soit l'animal lui-même offert lors d'un tel sacrifice. Ce **sacrifice** n'était pas offert dans le cadre d'un marchandage, où l'homme aurait fait pression sur Dieu afin qu'il lui accorde son pardon. Il s'agissait d'une offrande par laquelle l'homme reconnaissait sa faute et exprimait sa confiance envers le Dieu qui pardonne. L'animal offert en sacrifice était divisé en deux parties : les morceaux gras devaient être brûlés sur l'autel pour Dieu ; dans certains cas, le reste de la viande devait être brûlé hors du camp (6.23) et dans d'autres cas, elle revenait aux prêtres (6.17-22).

Le **sacrifice de réparation** (*'âshâm*) : la TOB et le FC offrent cette traduction descriptive du mot hébreu dont la racine évoque l'idée de délit ou de culpabilité. Osty et la SR l'appellent d'ailleurs « sacrifice de culpabilité », mais il s'agissait plutôt d'une indemnisation. Les différences entre le « sacrifice offert en cas de péché » (FC) et le **sacrifice de réparation** sont peu claires, du moins en ce qui concerne les fautes exigeant l'un ou l'autre des sacrifices. Les principales différences se situent au niveau du rituel : dans le cas du **sacrifice de réparation**, le coupable offre un bélier en sacrifice, et celui contre qui la faute a été commise reçoit une **réparation** ou compensation.

## **Formation en hébreu à Jérusalem : réflexions et questions**

Quelle bénédiction de la part du Seigneur de pouvoir passer près de six mois en Israël pour apprendre à mieux traduire la Parole de Dieu dans nos langues maternelles. C'est le sentiment de ce groupe de huit étudiants africains qui ont pu participer au programme spécial pour les traducteurs francophones de la Bible, du 15 janvier au 30 juin 2012, un programme conçu par le Foyer des Traducteurs de la Bible (en anglais : *Home for Bible Translators*) et l'Université Hébraïque de Jérusalem.

Quel privilège d'apprendre l'hébreu biblique grâce à une spécialiste israélienne, membre de l'Académie Hébraïque ! D'apprendre la géographie historique avec un rabbin-professeur et de sillonner la Terre Sainte en sa compagnie et en compagnie d'autres spécialistes ! D'apprendre l'hébreu moderne à l'Université Hébraïque de Jérusalem, pendant tout un semestre, en suivant des cours donnés par certains des auteurs de manuels ! D'avoir deux conseillères en traduction de haut rang comme professeurs, l'une pour l'Analyse de discours et l'autre pour la Traduction biblique !

Il est vrai que ce n'était pas le premier programme destiné aux traducteurs francophones. Il est vrai aussi que six mois à Jérusalem ne suffisent pas pour devenir un spécialiste. Pourtant cette formation a suscité beaucoup d'enthousiasme, beaucoup d'espoirs, mais surtout beaucoup de questions au sein des participants :

- Quel impact cette formation pourrait-elle avoir sur nos différents projets de traduction ?
- Quel avenir pour l'enseignement des langues bibliques en Afrique ?
- Est-il réaliste ou légitime de rêver d'un traducteur africain qui serait « indépendant » des versions occidentales de la Bible ?
- Est-il possible qu'un traducteur soit en contact direct avec le texte source, capable d'apprécier l'hébreu ou le grec *avant* de consulter d'autres versions ?
- Qu'est-ce qu'une telle formation va nous apporter ?
- Est-ce qu'une telle formation en vaut la peine, au vu des coûts et du temps investi ?

Enfin, une question pour nos sponsors et nos responsables, avec tout le respect qu'on leur doit :

- Pourquoi envoyons-nous nos soldats au front « non armés » ?
- Pourquoi les former *après* et non *avant* la guerre ?

*Malick Sy*

Traducteur en pulaar,  
infirmier diplômé, licencié en histoire

## Seminaire sur Paratext<sup>1</sup>

Avec pour thème, « Nous créons des outils et nous outillons les traducteurs de la Bible », le séminaire sponsorisé par ETEN (*Every Tribe, Every Nation*) s'est tenu à Lomé, Togo du 6 au 10 février, 2012.

Etaient invités à ce séminaire des gens venant de plusieurs pays francophones<sup>2</sup> :

- des responsables PAO<sup>3</sup> des sociétés bibliques nationales
- des traducteurs des projets bientôt terminés
- des conseillers en traduction

Le but du séminaire était de former les traducteurs sur l'emploi de la dernière version du logiciel Paratext, pour rendre plus efficace et accélérer leur travail, leur permettant ainsi d'atteindre dans les meilleurs délais les objectifs fixés pour leurs projets.

Le cours se basait sur une nouvelle version de Paratext (7.3) qui aide tout le personnel de traduction (traducteurs, exégètes, responsables PAO et conseillers) dans leurs différentes tâches. Les fonctions de Paratext sont de plusieurs types :

Il y a des fonctions qui assistent à faire des recherches avant, pendant ou après la traduction, par exemple:

- **Accès aux interlinéaires et aux dictionnaires** : fonction qui permet aux traducteurs de voir les interlinéaires hébreu-français ou grec-français. L'utilisateur peut consulter plusieurs dictionnaires et a accès aux remarques textuelles sur chaque verset.
- **Recherches dans Paratext** : fonction permettant de rechercher des mots, des paires de mots, des expressions, comparer des textes, connaître les fréquences d'utilisation des mots, etc.<sup>4</sup>
- **Passages parallèles**: fonction permettant de trouver des textes parallèles, par exemple, dans les Evangiles synoptiques.

---

<sup>1</sup> Nous remercions Lynell Zogbo qui nous a aidé dans la rédaction de ce rapport.

<sup>2</sup> Benin, Burkina Faso, Côte d'Ivoire, RDC, Chad.

<sup>3</sup> Publication à l'aide d'ordinateur. En anglais ces responsables s'appellent des *CAP officers*, où *CAP* = *Computer-Assisted Publishing*.

<sup>4</sup> Par cette fonction, on peut aussi remplacer des mots ou des expressions dans tout un livre ou même dans le projet entier.

Il y a des fonctions qui permettent au traducteur de se faire assister et de partager son travail, même à distance :

- **Téléassistance** : fonction permettant l'assistance à l'usage de Paratext par le biais de l'Internet à distance.
- **Paratext Live** : fonction permettant à plusieurs personnes de travailler sur un même livre en même temps étant connecté à l'internet.
- **Envoyer/recevoir** : fonction permettant à tous les membres d'une équipe, de même qu'au conseiller et au responsable PAO, de partager leurs travaux au fur et à mesure que la traduction avance et d'échanger sur ceux-ci, soit par Internet, soit par clé USB. Il y a une répartition des rôles : ainsi certaines personnes (les traducteurs) peuvent entrer ou changer le texte, d'autres (conseillers, coordinateurs, exégètes) ont le droit de poser des questions et de faire des remarques.
- **Signaler un problème** : fonction permettant de signaler des difficultés par Internet et de recevoir un email proposant des solutions.

Il y a des fonctions qui aident dans la saisie et le contrôle du texte traduit :

- **Insérer** : fonction permettant d'insérer des notes, des remarques, des images, des tableaux, etc. dans un projet.
- **Vérification** : fonction permettant la vérification de toute la saisie des textes du projet afin de corriger les fautes.
- **Références** : fonction permettant de préciser et de vérifier les références.
- **Liste des mots**: fonction permettant de voir la liste des mots existante afin d'assurer la même orthographe pour chaque mot (noms communs, noms propres). Cette liste peut être modifiée au besoin.
- **Enregistrement des équivalents des termes bibliques dans un projet** : fonction permettant d'enregistrer les équivalences des termes clés sous une forme qui permet au traducteur de voir ses décisions antérieures.
- **Générateur d'interlinéaire** : fonction permettant de créer un texte interlinéaire langue cible-français pour faciliter la vérification des traductions par le conseiller et d'autres.

Il y a des fonctions qui aident à évaluer le progrès d'une équipe :

- **Historique de projet** : fonction permettant le suivi des équipes en vérifiant les livres sur lesquels elles ont travaillé. Cette fonction indique avec précision quelles parties ont été faites, quels jours et à quelle heure !
- **Progrès du projet** : fonction permettant d'enregistrer au fur et à mesure les travaux déjà effectués dans un projet, livre par livre, et suivant les 4 étapes

exigées par l'ABU. Elle permet ainsi de calculer avec précision le taux de progrès du projet et d'estimer sa finition.

- **Rapport de remarques** : fonction permettant de vérifier qu'un exégète a effectivement vu les livres qui lui ont été soumis et y a fait des remarques.

Cette version de Paratext nouveau offre aux traducteurs de la Bible des avantages certains. Après avoir saisi sa traduction, le traducteur peut la partager avec ses co-équipiers et son conseiller. Il permet à l'équipe d'effectuer elle-même les contrôles importants avant de soumettre sa traduction au conseiller ou au responsable PAO. Comme dans les anciennes versions, les traducteurs peuvent formuler leur propre liste de mots, vérifier l'orthographe des noms propres, et voir si des chapitres ou des versets manquent. L'équipe peut faire ses propres recherches, vérifier ses termes clés et mêmes des passages parallèles. Les traducteurs peuvent aussi évaluer leur propre progrès.

Les exégètes et les conseillers apprécient aussi ce nouveau Paratext car il permet d'échanger avec les traducteurs sur des points précis, même à distance.

Le responsable PAO trouve tout ce qu'il faut pour effectuer les différents contrôles nécessaires (ponctuation, orthographe, chapitre-verset) pour aboutir à un texte qui présentera un minimum de fautes pour la composition. Grâce à Paratext, l'équipe, le responsable PAO et le conseiller peuvent non seulement communiquer les uns avec les autres, mais ils peuvent tous avoir accès à des copies du texte sous une forme très proche du texte à imprimer. Voir son texte exactement sous une forme presque terminée (comme il va se présenter à l'impression) permet à l'équipe de mieux récupérer les fautes et de revoir des questions de mise en page avant la composition.

L'objectif de Paratext a toujours été d'aider le traducteur. Toutes ses nouvelles fonctions augmentent la qualité du manuscrit et économisent le temps nécessaire pour terminer une traduction.

Avec tous les participants, nous tenons à remercier Joachim Somé, organisateur du séminaire, ainsi que Reinier de Blois, Coordonnateur d'ICAP, et Kingsley Nettey, tous les deux enseignants de notre cours. Notre gratitude va encore au groupe ETEN qui nous a si généreusement soutenus afin que cette formation soit une réalité.

*Roger Tiemoko*

Responsable PAO en formation et traducteur dan,  
Alliance biblique de Côte d'Ivoire

## Table de Matières

<b>Mot de bienvenue .....</b>	<b>1</b>
<b>Martin Luther, traducteur à équivalence fonctionnelle 2<sup>e</sup> partie .....</b>	<b>3</b>
Ernst R. Wendland	
<b>La question des nouveaux concepts en toussian .....</b>	<b>16</b>
Ouattara Toua Wilson	
<b>Les noms propres en moba et dans la Bible : exemple de « Jonas » .....</b>	<b>22</b>
Mindri Nakane	
<b>Voici <i>hinnéh</i> ! .....</b>	<b>27</b>
Lynell Zogbo	
<b>Une page, un conseil.....</b>	<b>40</b>
<b>Formation en hébreu à Jérusalem : Réflexions et questions .....</b>	<b>42</b>
<b>Seminaire sur Paratext .....</b>	<b>44</b>
<b>Avis aux auteurs.....</b>	<b>48</b>

### **Avis aux auteurs**

Veillez nous faire parvenir vos articles selon les indications ci-dessous :

- Un document WORD (non pas pdf)
- La police Times New Roman ou Gentium pour le texte : titre principal (12 pts), texte (10 pts), notes en bas de page (8 pts), interligne simple
- Pour l'hébreu et le grec, prière de translittérer.

Veillez incorporer vos références bibliographiques dans les notes en bas de page.

Pour les citations bibliques voir la liste des abréviations, par exemple, Gen 2.3; 1 Cor 2.8, 9.

Nous visons un langage non technique pour atteindre un public large.